38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 46 22 DÉCEMBRE 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition **complète** comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition **partielle** n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement à nos Bureaux, à Langres.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Charles de Foucauld. Années d'enfance et de jeunesse, 721. — II. L'Afrique, 722. — III. La conversion, 723. — IV. A la Trappe (1890-1897), 725. — V. A Nazareth et à Jérusalem. A N.-D. des Neiges : le sacerdoce (1901), 727. — VI. En Afrique : l'aumônier du Sahara, 728. — VII. La question de l'évangélisation de l'Afrique, 731. — VIII. Moines de l'Athos et religieux de France, 732. — IX. Bibliographie : Antonelli ; Delafosse ; J. et J. Tharaud ; Gobron ; Chatinières, 733. — X. Syrie ; Transcaucasie ; Albanie ; Chine, 734. — XI. S. Vincent de Paul, 735.
Liturgie. — Consultations diverses, 736.

PRÉDICATION

Tables de l'année 1921. — Table synthétique, 593. — Table analytique, 595-608 (à suivre).

1° Joindre 0 f. 75 et la dernière bande à toute demande de *changement d'adresse.*
2° Joindre 0 f. 25 et la dernière bande à toute demande de *consultation.*

LES RÉABONNEMENTS POUR 1922

Tous les abonnements pour l'Etranger sont *payables d'avance,* et aux *conditions* que nous avons exposées sur la couverture du 27 octobre et du 10 novembre. Nous prions donc **très instamment** nos abonnés de ces pays de vouloir bien nous envoyer le prix de leur abonnement pour 1922 ; sans quoi, **le service leur sera supprimé à la fin de 1921.**

Pour la France, les abonnements finissant au 31 décembre 1921 seront tous *continués,* sauf avis contraire de l'abonné. Pour l'Etranger, ils seront tous *supprimés,* sauf ceux dont nous aurons reçu le prix pour 1922.

PETIT COURRIER

Q. — 1° Où trouver une biographie de Mgr Parisis, insistant sur le rôle qu'il a joué dans la lutte pour la liberté d'enseignement ?
2° Où trouver les œuvres complètes et une bonne biographie du cardinal Perraud ?

R. — Ad I. *Histoire de Mgr Parisis,* par M. Guillemant, 3 vol. à 7 f. 50 l'un, Paris, Gabalda.

Ad II. 4 vol. d'*Œuvres pastorales* de Mgr Perraud ont paru jadis chez Oudin (épuisés ensuite) ; le reste des *Œuvres* est chez Téqui (*Les Vertus cardinales,* 1 vol.; *Discours militaires,* 1 vol.; *Vie du P. Gratry,* 1 vol.; nombreux discours de circonstance publiés à part). Chez Téqui aussi un ouvrage posthume qui fournit de bons éléments d'autobiographie et dont nous avons dit dernièrement la portée, *Mes relations personnelles avec Pie IX, Léon XIII et Pie X.*

Q. — Je veux faire une série d'instructions sur la sainte communion dans un pensionnat de jeunes filles. Quels auteurs consulter ?

R. — Mgr de Gibergues, *La Communion,* 3 f., de Gigord ; — Sauvé, *L'Eucharistie,* 2 vol., 15 f., de Gigord ; — *L'Eucharistie,* du P. Hugon, 5 f., Téqui ; — Cordonnier, *La vie au tabernacle,* 2 f. 50, et *La vie issue du tabernacle,* 3 f., Lethielleux ; — et quantité d'autres volumes souvent rappelés ici ou analysés dans nos colonnes.

Q. — Indiquer un bon ouvrage de philosophie catholique en français, avec l'exposé des divers systèmes. Gaston Sortais me paraît bien, mais c'est un ouvrage pour les jeunes filles. N'y en aurait-il pas un autre plus complet à l'usage du clergé ?

R. — Sortais, en 2 vol. in-8 de chacun mille pages (Paris, Lethielleux), n'est pas du tout pour jeunes filles, mais pour l'enseignement secondaire. — Voir, de plus, Lahr, S. J., 2 vol., 40 f., Beauchesne ; — le *Traité de Philos. scolastique*

de Mgr Blanc, 3 vol., 16 f., Vitte ; — l'*Introduction à la philosophie,* de Maritain, 7 f. 50, Téqui ; — et autres ouvrages annoncés dans notre Chronique de philosophie du printemps de cette année.

Pour l'étude très complète des systèmes, voir de plus Sortais, *Hist. de la philos.*, dont 2 vol. ont paru : t. I, *La philosophie ancienne, Antiquité, Moyen Age, Renaissance,* in-8 de 650 p., 12 f. ; t. II, *La Philosophie moderne depuis Bacon jusqu'à Leibniz,* in-8 raisin de 600 p., 20 f., Lethielleux (t. III à paraître) ; et l'*Hist. de la phil.,* de Mgr Blanc, 3 vol., in-12, 14 f., Vitte.

Q. — Un prêtre a obtenu de Rome le pouvoir d'accorder les indulgences apostoliques aux croix, rosaires, médailles, petites statues. Qu'entend-on par indulgences apostoliques et quelles sont-elles ?

R. — Pour vous renseigner, procurez-vous le *Sommaire des indulgences apostoliques,* 0 f. 35, franco 0 f. 50, édité par la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e.

Q. — Souvent des personnes pieuses, qui veulent faire le vœu de virginité, nous demandent s'il y a une formule et même un petit cérémonial à suivre dans cette circonstance.

R. — Pas de cérémonial pour cet acte absolument privé. Pas de formule non plus. Prendre soin seulement de faire spécifier si c'est au vœu de virginité ou au vœu de chasteté que l'on s'engage.

Q. — *Les Bonnes Lectures* qui paraissaient avant la guerre à Annemasse (Hte-Savoie) paraissent-elles encore et à quelle adresse ?

R. — Ne paraissent plus et nous ne voyons rien d'analogue.

Q. — Où se trouve une petite brochure, traduite de l'espagnol, par un Jésuite, intitulée la *Théorie du succès ?* Ce livre est à l'usage des jeunes gens de 16 à 20 ans.

R. — P. Amado, *Le secret du succès,* 2 f., de Gigord (étudié ici en 1911, p. 1037).

Q. — Existe-t-il une histoire de Charlemagne et de son œuvre, répondant aux exigences de la critique ?

R. — Nous avons tenu nos lecteurs, dans nos Causeries sur les Revues cette année et années précédentes, au courant des travaux de Halphen sur Charlemagne, réunis en vol. cet été, à 15 f., Paris, Alcan.

Q. — Prière d'indiquer un Manuel d'histoire ecclésiastique précis, méthodique, bien écrit et s'inspirant des derniers travaux historiques. Ce Manuel doit servir pour les humanités à partir de la 4e jusqu'à la Rhétorique.

R. — Saltet, *Hist. sommaire de l'Eglise,* 5 f. 50, de Gigord (une édition plus développée a paru aussi, épuisée pour l'instant, étudiée *fusius* ici).

Q. — Une Maîtresse des novices me demande un livre qui puisse lui servir à expliquer les Evangiles et Epîtres du dimanche à des Sœurs destinées à l'enseignement. Que me conseillez-vous ?

R. — Voir *L'Evangile médité,* de Duquesne, 4 gros vol., Gabalda : comme c'est le plus développé de tous, vous avez peut-être plus de chance d'y trouver ce que vous désirez. Hors de là, rappelez-vous les recueils souvent indiqués ici de Mgr de la Porte, de Mgr Landrieux (Beauchesne, étudiés *Ami* 1919), de Perrin (Téqui), du P. Suau (de Gigord), de Fournier (Haton), les *Dominicales* de Duplessy (Téqui) où vous avez chaque dimanche ce qu'il faut pour toutes les sortes d'auditoires, le recueil de Gondal en 2 gros vol. (Lethielleux), etc.

Q. — Où puiser pour une réfutation de la *Vie de Jésus,* de Renan ? On vient de la traduire en serbe, et elle menace de se propager dans nos pays yougoslaves.

R. — Voir ce que nous avons dit de Renan et de ses réfutations, *Ami* 1921, p. 147 et p. 436, et ce que nous avons dit aussi de son gendre, de son petit-fils et des voies par où celui-ci est revenu à la foi. — Notre correspondant nous demande les références pour réfuter Renan par ses pairs eux-mêmes, Loisy et autres. Nous l'avons dit souvent : Renan fait encore des ravages dans le monde des primaires ; dans le monde de l'enseignement secondaire et supérieur, à fortiori dans le monde de l'érudition, personne ne le prend plus au sérieux. Voir d'ailleurs, sur le sérieux qu'il s'attribue à lui-même (c.-à-d. qu'il ne s'attribue pas), la Préface de sa grande *Histoire du peuple d'Israël,* et d'autres textes dans les réfutations de Freppel, de Gratry, de Cochin, etc. Nous avons développé cela dans les articles susvisés.

Q. — Je voudrais donner à mes paroissiens des livres pour lire en famille ou seul pendant le Carême. Lesquels me conseillez-vous ?

R. — Les 3 vol. de Mgr Gibier, *Religion, — Famille, — Patrie,* à 5 f. 50 l'un, Paris, Téqui ; — les *Dominicales* de M. Duplessy, 3 vol. à 7 f. 50 l'un ; — les *Retraites* de M. Millot ; — *La Femme au foyer,* de Mgr Tissier ; *La Vérité aux hommes du monde,* du même ; — et choisir vous-même parmi l'œuvre déjà nombreuse de Mgr Tissier ce qui vous ira le mieux, comme parmi l'œuvre de Mgr Gibier (voir encore surtout ses 2 vol. *Reconstructions nécessaires),* l'œuvre de Mgr de Gibergues, et tant d'autres livres dont vous retrouverez l'indication à nos Tables. Pour faire un choix éclairé, il faut connaître le contenu des ouvrages : ce contenu, nous l'indiquons dans nos analyses bibliographiques, et ceux qui les suivent ne sont jamais embarrassés quand ils ont à faire un choix comme celui dont vous nous parlez et que nul ne peut faire à votre place.

Q. — Je désirerais, pour un jeune homme sortant de l'école primaire, un livre de vulgarisation des sciences physiques et naturelles.

R. — Leday, *Sciences physiques et naturelles élémentaires,* in-8, 10 f., Paris, de Gigord.

Q. — Quelles sont les principales Associations de Combattants et de Mutilés ?

R. — *Union Nationale des Combattants* (U. N. C.), « Unis comme au front, » reconnue d'utilité publique par décret du 20 mai 1920 ; 2.400 sections, 800.000 membres ; siège social : 13, rue Lafayette, Paris 9e. Tout en s'abstenant de prendre un caractère confessionnel et en restant ouverte à toutes les convictions religieuses, cette *Union,* fondée pour grouper les combattants de la Grande Guerre sur le terrain patriotique et pour les aider moralement et matériellement, offre aux catholiques, par ses dirigeants et ses statuts, des garanties très suffisantes. Son organe officiel est *La Voix du Combattant,* 10 f. par an, hebdom.

— *Association nationale des Camarades de Combat,* 39, boulevard des Capucines, Paris 2e.

38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 46 22 DÉCEMBRE 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Charles de Foucauld. Années d'enfance et de jeunesse. — II. L'Afrique. — III. La conversion. — IV. A la Trappe (1890-1897). — V. A Nazareth et à Jérusalem. A N.-D. des Neiges : le sacerdoce (1901). — VI. En Afrique : l'aumônier du Sahara. — VII. La question de l'évangélisation de l'Afrique. — VIII. Moines de l'Athos et religieux de France. — IX. Bibliographie : Antonelli ; Delafosse ; J. et J. Tharaud ; Gobron ; Chatinières. — X. Syrie ; Transcaucasie ; Albanie ; Chine. — XI. S. Vincent de Paul.

I. — Bernard de Vesins raconte qu'un jour de 1889 où les élèves de Polytechnique avaient leur sortie hebdomadaire, son correspondant lui dit : « Je vous emmène dîner ce soir chez des amis. Vous y verrez un homme étrange : il s'appelle Charles de Foucauld. Il a été à St-Cyr, il a fait dans l'armée mille bêtises et quelques exploits, puis il a donné sa démission et il vient de passer deux ans au Maroc déguisé en Juif. S'il veut parler, il sera intéressant ; mais il ne dit pas grand'chose et on raconte qu'il est un peu fou. »

Voilà bien comme le monde juge les Saints. Il est vrai qu'à cette date Charles de Foucauld n'était encore qu'un converti d'assez fraîche date (deux ou trois ans), mais un converti total, et à la veille d'entrer à la Trappe. J'écris ce mot « Saint » au sens où le permet l'Eglise, au sens où l'ont pris tous ceux qui ont approché cet homme, « un grand homme et un grand Saint, » disait l'évêque de Viviers, Mgr Bonnet, qui l'a connu intimement, qui lui a conféré, à la Trappe de Notre-Dame des Neiges, l'ordination sacerdotale, qui, l'année qui suivit sa mort, écrivait à sa sœur, Mme de Blic, au reçu d'une image-memento (1er nov. 1917) :

> Cette précieuse image ne pouvait m'arriver plus opportunément que le jour où ma pensée le cherche, pour lui adresser un ardent souvenir et une fervente prière, dans l'immense légion de saints que l'Eglise propose aujourd'hui à notre particulière intention. Ce culte public que je lui rends aujourd'hui, d'une façon collective, je le lui rends tous les jours dans le secret de mon âme : je lui dois tant ! Il a si souvent prié efficacement pour mon diocèse et pour moi durant sa vie, et je dois taire *tout ce qu'il m'a accordé de faveurs depuis qu'il est plus près de Dieu.*

M. René Bazin a donné, l'été dernier, dans la *Revue des Deux Mondes,* quelques chapitres de cette grande vie ; il vient de les publier et compléter en un volume[1] qui incontestablement restera le plus beau de la littérature catholique en cette année 1921. De la littérature catholique, — et de la littérature française : Foucauld fut un grand Français non moins qu'un grand chrétien. Quiconque aime la France, lira ces pages ; et nul, si mécréant qu'il soit, ne les lira sans voir se poser devant lui le problème de la foi. Nul non plus, si fervent soit-il, n'avancera dans cette lecture sans sentir une flamme le gagner. Cette âme est de celles que l'on ne saurait approcher impunément. Et la volonté de Dieu est manifestement que le fruit spirituel de ce contact se communique à des multitudes, puisqu'il lui donne pour biographe le plus lu de nos académiciens. La publication de ce volume est une grâce insigne de Dieu pour les pays de langue française et d'intelligence de la langue française.

Charles de Foucauld, né à Strasbourg le 15 septembre 1858, était d'une famille périgourdine d'ancienne chevalerie, qui a donné des Saints à l'Eglise et de grands serviteurs à la France : un Foucauld, vicaire général d'Arles, tomba, le 2 septembre 1792, aux côtés de son archevêque et cousin Mgr du Lau, parmi les martyrs des Carmes.

Ce n'est point à ces grands exemples que va d'abord s'attacher notre héros. Orphelin de mère puis de père la même année (1864), à cinq ans, il est confié, avec sa petite sœur Marie, au grand-père maternel, M. de Morlet. Celui-ci avait toutes sortes de qualités excellentes : septuagénaire d'abord, militaire dans l'âme (colonel du génie en retraite), archéologue, fervent des lettres classiques : tout cela ne suffit point à faire un bon éducateur. Les pires colères de l'enfant passaient pour marques de caractère. Il fit une bonne première communion cependant à l'école épiscopale St-Arbogast, puis passa au lycée de Strasbourg. Là-dessus éclate la guerre de 1870. La famille émigre à Nancy (1872) ; et c'est au lycée de Nancy que Charles commence à perdre l'habitude du travail ordonné, et perd bientôt tout le reste, la vertu, puis la foi, dont les dernières lueurs s'évanouissent au cours de son année de rhétorique. Et pourtant, plus privilégié que bien d'autres, il n'a pas eu de « mauvais » maîtres : simplement, il n'a pas eu de maîtres chrétiens. Plus tard, demandant instamment à son

[1] **Charles de Foucauld,** *explorateur du Maroc, ermite au Sahara,* in-8 de 480 p. avec portrait, fac-similé d'autographe et carte-itinéraire, 10 f., Paris, Plon.

beau-frère que ses neveux soient confiés à des maîtres chrétiens, il écrira :

Je n'ai eu aucun maître mauvais, — tous, au contraire, étaient très respectueux ; — même ceux-là font du mal, en ce qu'ils sont neutres, et que la jeunesse a besoin d'être instruite non par des neutres, mais *par des âmes croyantes et saintes,* et en outre par des hommes *savants dans les choses religieuses,* sachant rendre raison de leurs croyances et inspirant aux jeunes gens une ferme confiance dans la vérité de leur foi... Que mon expérience suffise à la famille, je vous en supplie.

Il écrit encore, déplorant l'ignorance totale où on l'a laissé, au lycée, de la philosophie chrétienne :

Si vous saviez combien toutes les objections qui m'ont tourmenté, qui écartent les jeunes gens, sont lumineusement et simplement résolues dans une bonne philosophie chrétienne ! Il y a eu, pour moi, *une vraie révolution quand j'ai vu cela...* Les philosophes chrétiens ont résolu depuis si longtemps, si clairement, tant de questions que chaque jeune homme se pose fiévreusement, sans se douter que la réponse existe, lumineuse et limpide, à deux pas de lui.

Au sortir du lycée, le grand-père eût souhaité de voir son petit-fils entrer à Polytechnique. Mais Charles avait opté pour la vie facile, et choisit St-Cyr, dont le concours exige moins de travail. Il va se préparer à Paris, chez les Jésuites de la rue des Postes. On ne l'y gardera pas...

A dix-sept ans, écrira-t-il plus tard, je commençais ma deuxième année de la rue des Postes. Jamais je crois n'avoir été dans un si lamentable état d'esprit. J'ai, d'une certaine manière, fait plus de mal en d'autres temps, mais quelque bien avait poussé alors à côté du mal ; à dix-sept ans, j'étais tout égoïsme, tout vanité, tout impiété, tout désir du mal, j'étais comme affolé... Quant au degré de paresse, à la rue des Postes, il a été tel qu'on ne m'y a pas gardé, et je vous ai dit que j'avais regardé, malgré les formes mises pour ne pas affliger mon grand-père, mon départ comme un renvoi, renvoi dont la paresse n'était pas la seule cause... J'ai été si libre, si jeune !... A dix-sept ans, j'ai tant fait souffrir mon pauvre grand-père..., lui écrivant à peu près tous les deux jours, et quelquefois des lettres de quarante pages, pour lui demander de me rappeler à Nancy, et tout le reste que vous pouvez deviner, et qui résulte d'un tel affolement... De foi, il n'en restait pas trace dans mon âme...

Ailleurs, il dira et répètera que, pendant treize années, il n'a pas cru en Dieu. Entendez qu'il avait perdu Dieu de vue. Le niait-il formellement ? Ce n'est pas à croire. M. Bazin note justement : « Seule, la haine totale est une indication d'athéisme. » Et Charles de Foucauld ne fut jamais un être de haine. Il garde au cœur, même en ses pires années, ses affections d'enfance, ses affections de famille, ses amitiés, l'amour même de ses maîtres, de ces Jésuites qui, après maint avertissement, l'ont prié de quitter leur école : — « Vous savez ce que je pense de l'internat, écrira-t-il plus tard à un ami (lundi de Pâques 1890) : bon pour beaucoup, il m'a été détestable ; ... la liberté au même âge eût peut-être été pire, et en tous cas, je dois dire que *j'ai retiré de cet internat une si profonde estime pour les jésuites* que, même au temps où j'avais le moins de respect pour notre sainte religion, j'en conservais toujours une très profonde pour les religieux, et ce n'est pas un petit bien. » Non, ce n'est pas un petit bien. D'aimer ainsi les Jésuites, n'est-ce pas un signe de prédestination, une pierre d'attente pour la grâce ? Qui aime la Compagnie de Jésus, finit bien par rencontrer un jour Jésus lui-même.

Admis en 1876 à St-Cyr, mais à la limite, il en sort de même, après deux ans, aux derniers rangs, passe en 1878 à l'Ecole de cavalerie de Saumur, est aimé universellement pour sa franchise, son intelligence de prime-saut, sa générosité aussi, qui ne connaît point de bornes et force son oncle à le pourvoir d'un conseil judiciaire. On l'envoie à Pont-à-Mousson, où il finit par trouver à peine un garni, après que ses frasques et ses déportements l'ont fait expulser de plusieurs logements.

Enfin, en 1880, son régiment, le 4e hussards, est envoyé en Afrique.

II. — L'Afrique, « terre bénie, » écrira vingt ans plus tard un autre grand converti, Ernest Psichari, qui compare ses arides étendues aux eaux de la Genèse sur lesquelles planait l'Esprit de Dieu : « L'Esprit de Dieu est porté sur les sables. » Il y a une « mystique » du désert. Psichari verra dans l'Afrique un cloître où la Providence lui ménage une longue retraite : — « La Règle de l'Afrique est le silence. Comme le moine, dans le cloître, se tait, ainsi le désert, en coule blanche, se tait... Cette terre insigne nous rend meilleurs ; elle nous exalte et nous élève au-dessus de nous-mêmes... Pendant des jours et des années, nous nous sommes baignés dans l'unité du monde, et nous avons dormi sous les étoiles. La solitude, la divine solitude nous a rendus à nous-mêmes, et que de richesses nous y avons retrouvées !... »

Foucauld n'en est point encore là. C'est là pourtant que la grâce le prendra, — le prendra par la passion de l'Afrique... Pour le moment, il continue à Sétif sa vie de France, affiche une liaison avec une jeune femme, prend très mal les avis, puis l'ordre de son colonel, qui lui enjoint de rompre ou de quitter le régiment. Foucauld se cabre, non point par simple passion sensuelle, mais par refus de plier sa volonté. Il se fait mettre en non-activité temporaire, et se retire à Evian.

Au printemps suivant (1881), insurrection du Sud-Oranais ; un marabout indigène, Bou-Amama, a prêché la guerre sainte. Foucauld l'apprend ; le sang de France parle plus haut que tout le reste ; il écrit au ministre : il ne supporte pas la pensée que ses camarades soient à l'honneur et au danger, et lui non ; il acceptera toutes les conditions qu'on lui imposera.

Il repart pour l'Afrique, homme nouveau. L'idée de sacrifice est rentrée dans cette âme. Du fêtard d'antan, plus rien. Il se révèle un soldat, un chef incomparable, supportant gaiement tout, payant de sa personne, adoré de ses hommes, des vieux Mexicains du régiment, des connaisseurs.

Le voici désormais Africain. Les Arabes ont produit sur lui une impression qui ne s'effacera

plus. L'insurrection terminée, il demande un congé pour faire un voyage dans le Sud et les étudier. On le lui refuse; il donne sa démission, s'installe à Alger, étudie l'arabe et l'hébreu, s'enferme dans les bibliothèques. Au bout d'un an, il se sent prêt pour la grande œuvre qu'il a décidé d'entreprendre: l'exploration du Maroc.

Œuvre, pour lui, de patriotisme : le Maroc était si manifestement destiné à compléter notre domaine, qu'on était sûr, en le parcourant, d'aider la France de demain. Mais œuvre aussi de péril extrême : le Maroc alors était un pays absolument fermé, terrible en ses vengeances contre quiconque essayait de violer son secret. Impossible d'y pénétrer sans cacher sa qualité d'Européen et de chrétien. Seuls, les agents diplomatiques le pouvaient faire, mais en suivant le « chemin des ambassades, » qui allait de la côte à Fez ou à Marrakech, sans pouvoir s'écarter de l'itinéraire traditionnel, réduits à ne connaître du Maroc que ce que daignaient leur en laisser voir les fonctionnaires du sultan. Quiconque voulait essayer d'aller au-delà, devait opter entre l'une des deux seules religions autorisées au Maroc, la musulmane et la juive, coiffer le turban ou le bonnet noir. Foucauld opte pour le bonnet noir ; il voyagera en compagnie du rabbin Mardochée, qui a du moins le mérite de la discrétion. Le costume juif lui vaudra toutes sortes d'avanies ; mais cela même assurera sa liberté. Nul ne fera attention, nul ne daignera parler au misérable Hébreu, tandis que tout le monde aurait voulu nouer relations avec un voyageur de la religion du Prophète; et quels risques alors sans cesse renaissants d'être découvert ! C'est un voyage d'exploration qu'il entreprend, non seulement militaire et politique, mais scientifique d'abord : topographique, astronomique, météorologique. Il lui faut tout un attirail d'instruments : boussole, montre et baromètre de poche, pour relever la route ; sextant, chronomètre et horizon à huile, pour les observations de longitudes et de latitudes ; deux autres baromètres holostériques, des thermomètres fronde et des thermomètres à minima, pour les observations météorologiques. Et d'instruments qui doivent rester invisibles à tout œil indiscret... Le difficile n'est pas encore de les dissimuler dans ses vêtements ; mais comment les utiliser sans se faire voir ? Il faut du temps pour se servir du sextant... Et les observations faites, comment les consigner par écrit ?... Il avait, en marche, sans cesse un cahier de 5 centimètres carrés caché dans le creux de sa main gauche; et d'un crayon long de 2 cm., qui ne quittait pas l'autre main, il notait les particularités de la route, la hauteur barométrique, l'heure et la minute de chaque observation, etc. Il écrivait ainsi presque tout le temps, sans que personne s'en aperçût, même dans les caravanes les plus nombreuses : il marchait en avant ou en arrière, et, l'ampleur des vêtements aidant, nul ne distinguait le léger mouvement de ses mains : « Le mépris qu'inspire le Juif favorisait mon isolement. » Les arrêts dans les villages étaient utilisés pour les observations astronomiques : il épiait, grâce au dévouement de son Mardochée, les moments où les terrasses étaient vides. Et les nuits se passaient à retranscrire le fruit de son effrayant labeur diurne... [1].

Le voyage, commencé le 17 juin 1883, dura près d'un an. Foucauld rentra en terre française d'Algérie le 23 mai 1884. Il passa en Algérie les mois suivants, à vérifier ses notes, à les déchiffrer, à préparer le travail d'édition qu'il devait mener à bien à Paris, à faire quelques excursions complémentaires dans le Sud-Algérien. Ce n'est qu'à la fin de 1887 et au début de 1888 que parurent ses deux ouvrages, *Itinéraires au Maroc* (dans *Bulletin de la Société de Géogr. de Paris*), et *Reconnaissance au Maroc*, XVI-495 p. avec 101 dessins et Atlas de 20 feuilles au 1 : 250.000, attendus avec impatience : dès avril 1885, Duveyrier, qui avait étudié les manuscrits de Foucauld, en révélait au monde savant la portée : « Il a repris (disait-il à la Société de Géographie), en les perfectionnant, 689 km. des travaux de ses devanciers, et il y a ajouté 2.250 km. nouveaux... Il a déterminé 45 longitudes et 40 latitudes ; et là où nous ne possédions que des altitudes se chiffrant par quelques dizaines, il nous en apporte 3.000. C'est vraiment une ère nouvelle qui s'ouvre... »

Duveyrier célébrait ensuite « le courage et l'abnégation ascétique grâce auxquels ce jeune officier français avait obtenu » ces résultats magnifiques.

III. — Le moment n'est plus loin où cet « ascétisme » recevra une tout autre récompense. Dieu l'attend en France, au sein de sa famille.

Déjà en Afrique, un commencement de purification s'était opéré. Il en dira plus tard son merci à Dieu au cours d'une fervente méditation [2]. Il y rappelle les périls de toute sorte auxquels il a échappé en son séjour d'Afrique, et poursuit :

> Oh ! mon Dieu, comme vous aviez la main sur moi, et comme je la sentais peu !... Comme vous m'avez gardé ! Comme vous me couviez sous vos ailes lorsque je ne croyais même pas à votre existence !... Vous me donnâtes une vie d'études sérieuses, une vie obscure, une existence solitaire et pauvre... Mon cœur et mon esprit restaient loin de vous, mais je vivais pourtant dans une atmosphère moins viciée ; ce n'était pas la lumière ni le bien, il s'en faut ;... mais ce n'était plus une fange aussi profonde, ni un mal aussi odieux ;... la place se déblayait peu à peu ;... l'eau du déluge couvrait encore la terre, mais elle baissait de plus en plus, et la pluie ne tombait plus... Vous aviez brisé les obstacles, assoupli l'âme, préparé la terre en brûlant les épines et les buissons... Par la force des

[1] Et des périls sans cesse renaissants, comme bien on pense. Dix jours encore avant la rentrée en terre française, le 12 mai 1884, comme il était à prendre des notes, en tête de la caravane, tout à coup il se sent tiré en arrière et jeté à bas de sa monture par deux de ses guides qui lui volent son argent et tout ce qui leur semble avoir une valeur. Et pendant un jour et demi, ces voleurs pressent le troisième guide de leur laisser tuer Foucauld, qui ne perdait pas un mot de leurs conversations... Après sa conversion, il remerciera avec effusion Dieu, dont la Providence a veillé si inlassablement sur lui.

[2] Ecrite en novembre 1897, pendant une retraite de douze jours à Nazareth. Cette méditation, intitulée : *Moi, ma vie passée, — miséricorde de Dieu*, très longue, est un document autobiographique de toute beauté, qui rappelle, par la profondeur de l'accent, les *Confessions* de S. Augustin.

choses, vous m'obligeâtes à être chaste, et bientôt, m'ayant, à la fin de l'hiver 86, ramené dans ma famille à Paris, la chasteté me devint une douceur et un besoin du cœur. C'est vous qui fîtes cela, mon Dieu, vous seul ; je n'y étais pour rien, hélas ! Que vous avez été bon ! de quelles tristes et coupables rechutes vous m'avez miséricordieusement préservé !... C'était nécessaire pour préparer mon âme à la vérité, le démon est trop maître d'une âme qui n'est pas chaste, pour y laisser entrer la vérité... Vous ne pouviez pas entrer, mon Dieu, dans une âme où le démon des passions immondes régnait en maître... Mon Dieu, comment chanterai-je vos miséricordes ?... Et après avoir vidé mon âme de ses ordures et l'avoir confiée à vos anges, vous avez songé à y rentrer, mon Dieu ! car après avoir reçu tant de grâces, elle ne vous connaissait pas encore ! Vous agissiez continuellement en elle, sur elle, vous la transformiez avec une puissance souveraine et une rapidité étonnante, et elle vous ignorait complètement...

Déjà pourtant, en Afrique aussi, s'était posée devant lui la question religieuse. En Algérie et au Maroc, il ne s'était pas soustrait à l'impression profonde de la perpétuelle invocation à Dieu qu'il entendait s'élever autour de lui. — « Et moi qui suis sans religion ! » se disait-il. Il a même songé un instant à embrasser la religion du Prophète. Psichari, lui aussi, s'est senti attiré par l'Islam : le spectacle des burnous se prosternant sur le sable au cri modulé du muezzin lui a fait entrevoir la grandeur d'une religion qui s'emparerait de l'homme tout entier. Mais cette religion-là, ce ne saurait être celle de Mahomet, parce que (Foucauld l'a diagnostiqué tout de suite, au premier examen) elle est « trop matérielle, » donc impuissante à s'emparer des profondeurs de l'âme. Alors, où est la vraie religion ?

Foucauld, en ces mois de séjour en France où le monde le croit tout absorbé par le souci de ses publications, Foucauld cherche. Il lit beaucoup. Il n'ose pas encore chercher du côté du christianisme, peut-être parce qu'il l'ignore vraiment et n'en attend rien, peut-être aussi sous l'empire inconscient de la lâcheté secrète qui est en nous quand il s'agit de reprendre une règle de vie que nous pressentons sévère et réprimante. Il ouvre les livres des philosophes païens, rêvant d'y trouver des leçons d'une vertu purement païenne dont il croit sentir le goût en lui : il n'y trouve « que le vide, le dégoût... » Quelques pages d'un livre chrétien lui tombent sous les yeux (il ne nous dit pas lequel) ; « et vous m'en fîtes sentir (ô mon Dieu !) la chaleur et la beauté. »

Mais surtout, et ce qui vaut incomparablement mieux que toutes les pages imprimées, il a sous les yeux la vie des siens, la famille de sa sœur, de son beau-frère, de ses tantes, de ses cousines, le spectacle de leur foi tranquille, de leur probité, de leur délicatesse, de leur charité, de leur joie aussi, de leur joie peut-être surtout, lui qui a si douloureusement éprouvé la tristesse des joies mondaines, lui qui a chanté, avec une reconnaissance d'enfant, et comme une grâce insigne de Dieu, cette tristesse qui jadis le tenait « muet et accablé pendant ce qu'on appelle les fêtes : je les organisais, mais le moment venu, je les passais dans un mutisme, un dégoût, un ennui infinis... Je n'ai jamais senti cette tristesse, ce malaise, cette inquiétude qu'alors. Mon Dieu, c'était donc un don de vous... Comme j'étais loin de m'en douter !... Que vous êtes bon !... » Et maintenant, dans quelle atmosphère de joie et de paix le voici qui baigne !

En même temps (ô mon Dieu !) vous resserriez de plus en plus les liens qui m'unissaient à de telles âmes ; vous m'aviez ramené dans cette famille, objet de l'attachement passionné de mes jeunes années, de mon enfance... Vous m'y faisiez retrouver, pour ces âmes, l'admiration d'autrefois, et à elles vous inspiriez de me recevoir comme l'enfant prodigue à qui on ne faisait pas même sentir qu'il eût jamais abandonné le toit paternel, vous leur donniez pour moi la même bonté que j'eusse pu attendre si je n'avais jamais failli... Je me serrai de plus en plus contre cette famille bien-aimée. J'y vivais dans un tel air de vertu que ma vie revenait à vue d'œil, c'était le printemps rendant la vie à la terre après l'hiver... C'est à ce doux soleil qu'avait crû ce désir du bien, ce dégoût du mal, cette impossibilité de retomber dans certaines fautes, cette recherche de la vertu... Au commencement d'octobre 86, après six mois de vie de famille, j'admirais, je voulais la vertu, mais je ne vous connaissais pas... Par quelles inventions, Dieu de bonté, vous êtes-vous fait connaître à moi !...

Et il rappelle tant de grâces intérieures reçues : « Ce besoin de solitude, de recueillement, de pieuses lectures, ce besoin d'aller dans vos églises, moi qui ne croyais pas en vous, ce trouble de l'âme, cette angoisse, cette recherche de la vérité, cette prière : *Mon Dieu, si vous existez, faites-le moi connaître !...* Tout cela, c'était votre œuvre, mon Dieu, votre œuvre à vous seul...

« Une belle âme vous secondait, mais par son silence, sa douceur, sa bonté, sa perfection : elle se laissait voir, elle était bonne et répandait son parfum attirant, mais elle n'agissait pas. Vous, mon Jésus, mon Sauveur, vous faisiez tout en dedans comme au dehors. Vous m'aviez attiré à la vertu par la beauté d'une âme en qui la vertu m'avait paru si belle, qu'elle avait irrévocablement ravi mon cœur... Vous m'attirâtes à la vérité, par la beauté de cette même âme. »

Quelle était cette âme ? Il ne l'a pas dit. Peut-être sa tante Inès de Foucauld, une femme supérieure qui avait tenu le salon politique du ministre Louis Buffet ? Peut-être la cousine à qui nous le verrons demander comme une prière, la veille du jour décisif...? C'est, en tous cas, à l'occasion de cette âme que Dieu lui fit quatre grâces : 1° cette pensée : « Puisque cette âme est si intelligente, la religion qu'elle croit si fermement ne saurait être une folie comme je pense » ; — 2° cette autre pensée : « Puisque la religion n'est pas une folie, peut-être la vérité qui n'est sur la terre dans aucune autre, ni dans aucun système philosophique, est-elle là ? » — 3° la pensée de se dire : « Etudions donc cette religion : prenons un professeur de religion catholique, un prêtre instruit, et voyons ce qu'il en est, et s'il faut croire ce qu'elle dit » ; — 4° enfin « la grâce incomparable de m'adresser, pour avoir ces leçons de religion, à M. Huvelin. »

C'est chez sa tante Inès qu'il rencontra l'abbé

Huvelin [1]. L'abbé Huvelin fut, en ce dernier quart du XIX[e] siècle, une très grande et sainte physionomie du clergé de France. Physionomie toute d'ascétisme et d'humilité. Ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé d'histoire, il avait quitté une brillante situation dans le monde universitaire pour se donner à Dieu dans la cléricature et se vouer, toute une vie de simple vicaire, à l'obscur labeur de la direction des âmes. Labeur obscur et incessant : on venait à lui de partout, et tout spécialement du monde des intellectuels ; et nul ne l'abordait sans en emporter une impression efficace. Ce que Foucauld éprouva en son âme quand il le rencontra, il ne l'a pas dit ce jour-là ; mais peu après, un soir de ce grand mois d'octobre 1886, au cours d'une de ces conversations familiales où l'esprit et le cœur parlent librement tandis que les enfants jouent autour des tables avant d'aller se coucher, une de ses cousines lui ayant dit : « Il paraît que l'abbé Huvelin ne reprendra pas ses conférences (aux jeunes gens) ; je le regrette bien. — Moi aussi, répondit Foucauld, car je comptais les suivre. » La réponse ne fut pas relevée : tout était discrétion et délicatesse dans cette maison. Mais, quelques jours plus tard, il dit, gravement, à cette même cousine : — « Vous êtes heureuse de croire ; je cherche la lumière, et je ne la trouve pas. »

C'est le lendemain de cette confidence qui va être le jour décisif (c'était entre le 27 et le 30 octobre) :

L'abbé Huvelin vit entrer dans son confessionnal, à St-Augustin, un jeune homme qui ne s'agenouilla pas, qui se pencha seulement, et dit :

— Monsieur l'abbé, je n'ai pas la foi ; je viens vous demander de m'instruire.

M. Huvelin le regarda :

— Mettez-vous à genoux, confessez-vous à Dieu : vous croirez.

— Mais je ne suis pas venu pour cela.

— Confessez-vous.

Celui qui voulait croire sentit que le pardon était pour lui la condition de la lumière. Il s'agenouilla, et confessa toute sa vie.

Quand il vit se relever le pénitent absous, l'abbé reprit :

— Vous êtes à jeun ?

— Oui.

— Allez communier !

Et Charles de Foucauld s'approcha aussitôt de la table sainte, et fit sa « seconde première communion. »

Il ne parla point de sa conversion. Il n'avait point à en parler. L'assistance quotidienne à la messe, à partir de ce jour, et bientôt, après quelques semaines, la fréquente Communion devaient révéler le mystère de grâce... Onze ans plus tard, au cours de sa retraite de Nazareth, il écrira :

Quel jour béni (que le jour de sa confession d'octobre 1886), quel jour de bénédiction !... Et depuis ce jour, toute ma vie n'a été qu'un enchaînement de bénédictions ! Vous m'avez mis sous les ailes de ce saint (M. Huvelin), et j'y suis resté. Vous m'avez porté par ses mains, et ce n'a été que grâces sur grâces. Je demandais des leçons de religion : il me fit mettre à genoux et me fit me confesser, et m'envoya communier séance tenante... Je ne puis m'empêcher de pleurer en y pensant, et ne veux pas empêcher ces larmes de couler, elles sont trop justes, mon Dieu !... Et depuis, mon Dieu, ce n'a été qu'un enchaînement de grâces toujours croissantes..., une marée montante, montant toujours : la direction, et quelle direction ! la prière, la sainte lecture, l'assistance quotidienne à la messe établies dès le premier jour de ma vie nouvelle ; la fréquente communion, la fréquente confession venant au bout de quelques semaines ; la direction devenant de plus en plus intime, fréquente, enveloppant toute ma vie et en faisant une vie d'obéissance dans les moindres choses, et d'obéissance à quel maître ! La communion devenant presque quotidienne... le désir de la vie religieuse naissant, s'affermissant... des événements extérieurs indépendants de ma volonté me forçant de me détacher de choses matérielles qui avaient pour moi beaucoup de charmes et qui auraient retenu mon âme, l'auraient attachée à la terre. Vous avez brisé violemment ces liens comme tant d'autres. Que vous êtes bon, mon Dieu, d'avoir tout brisé autour de moi, d'avoir tellement anéanti tout ce qui m'aurait empêché d'être à vous seul !...

IV. — La publication de ses travaux achevée, il part (nov. 1888) pour un pèlerinage au pays du Christ. Il visite Jérusalem, Bethléem, la Galilée, Nazareth. Nazareth surtout touche son cœur. Nazareth lui inspire un amour, qui ne s'éteindra plus, pour la vie cachée, l'obéissance, l'humilité. Nazareth lui redit le mot magnifique qu'il avait entendu dans un sermon de l'abbé Huvelin : « Notre-Seigneur a tellement pris la dernière place, que jamais personne n'a pu la lui ravir. » C'est la vision de Nazareth qui va travailler et modeler tout le reste de la vie de Foucauld.

Il rentre à Paris au début de mars 1889. C'est, pour lui, l'année de l'élection : sera-t-il religieux ? et où ?... Il fait, pour découvrir la volonté de Dieu, quatre retraites : à Pâques, chez les Bénédictins de Solesmes ; à la Trinité, à la Grande-Trappe ; en octobre, à la Trappe de N.-D. des Neiges ; enfin, en novembre, à Clamart (près Paris), sous la direction d'un Jésuite : partout, dans les quatre retraites, on lui a dit que Dieu l'appelait, et qu'il l'appelait à la Trappe.

De la Trappe ce n'est pas le régime matériel qui l'effraye. Il en a déjà fait l'apprentissage, et s'en accommode très bien. Il écrira, au sortir de son premier Carême : — « Je ne dois pas dire que j'ai bien supporté le jeûne et le froid, je ne les ai pas sentis... Du régime du Carême (un seul repas par jour à 4 h. 1/2 [1]) je ne puis dire qu'une chose : je l'ai trouvé agréable et commode, et je n'ai pas senti la faim un seul jour. Pourtant je ne me *gavais* pas trop. » — Ce qui lui a coûté, « le plus grand sacrifice qu'il me fût possible de vous faire, ô mon Dieu, » écrira-t-il plus tard, ce fut de quitter « pour toujours une famille qui faisait tout mon bonheur » et d'aller « bien loin d'elle vivre et mourir. » Mais de cette « faiblesse » même, de cette « douleur », il veut remercier Dieu, la lui offrir : « Je lui demande de tout mon cœur, écrit-il en

[1] Sur l'abbé Huvelin (né 1838, † 1910), voir *Ami* 1920, p. 159.

[1] La règle a été, depuis, modifiée sur ce point. Léon XIII, en 1892, quand il réunit en un seul Ordre (l'Ordre des Cisterciens réformés) les diverses Congrégations de Trappistes, ordonna que les jeûnes ne fussent jamais prolongés au-delà de midi.

entrant au noviciat, d'augmenter ma douleur si je puis porter un plus grand poids, afin qu'il en soit un peu plus consolé et que ses enfants en aient un peu plus de bien ; qu'il la diminue si elle n'est pas pour sa gloire et selon sa volonté, mais je suis sûr qu'il la veut, lui qui a pleuré Lazare... »

Il a demandé à être envoyé dans la plus pauvre et la plus lointaine Trappe d'Orient. Mais il doit faire d'abord quelques mois de probation et de noviciat à la Trappe de N.-D. des Neiges (Ardèche). Il avise de sa décision ses plus proches parents seulement, règle ses affaires, fait à sa sœur l'abandon de ses biens, quitte Paris le 15 janvier 1890. Le lendemain, il entrait à N.-D. des Neiges. Il y passera six mois, édifiant tout le monastère par sa régularité, sa piété, son humilité, sa simplicité surtout que les bons moines étaient tout étonnés de trouver si totale chez un homme de ce rang : l'un d'eux, faucheur de blé, toucheur de bœufs, eut, pour en dire son admiration à René Bazin, ce mot magnifique : — « Monsieur, je lui parlais comme à un paysan ! » — « Moi, je l'ai vu tous les jours, ajoutait-il ; il n'a jamais refusé un service à personne, il était beau comme un second François d'Assise ! »

Sa grande tentation, en ces débuts, écrit-il aux siens, c'est « surtout contre l'obéissance d'esprit ; j'ai peine à soumettre mon sens, cela ne vous étonnera pas ; pourtant cela est peu de chose, je ne reçois pas avec assez de joie les travaux manuels qu'on me donne à faire, c'est un grand manque d'amour : si je sentais combien cela me rapproche de Notre-Seigneur, combien tout me rendrait heureux !... »

Quand je me mets au pied de l'autel, et que je dis à Notre-Seigneur Jésus : « Seigneur, vous êtes infiniment heureux, et rien ne vous manque, » je ne puis faire autrement que d'ajouter : « Alors moi aussi, je suis heureux, et rien ne me manque : votre bonheur me suffit. » (Mardi de Pâques 1890).

Vers la fin de juin de cette année 1890, on l'embarque pour l'Orient, pour la Trappe de N.-D. du Sacré-Cœur, une fille de N.-D. des Neiges, fondée (en 1882) à Cheïkhlé, au vilayet d'Adana (Cilicie). Il y arrive le 11 juillet, fait profession dix-huit mois plus tard, le 2 février 1892. Puis, on le met à la théologie : les études lui coûtent, il n'y goûte pas assez la saveur de la pauvreté, de l'abjection, de la mortification : — « Pourtant, puisque je les fais par obéissance, ayant résisté autant que je le devais, c'est évidemment ce que le Bon Dieu veut de moi en ce moment. »

Il est à peine profès, et déjà voici qu'une voix intérieure l'appelle ailleurs. Il rêve d'une nouvelle Congrégation, d'un groupe de Petits Frères de Jésus qui reproduiraient mieux la vie de Nazareth, la vie qu'il cherche depuis sept ans, dit-il, la vie qu'il a « entrevue, devinée en marchant dans les rues de Nazareth que foulèrent les pieds de N.-S., pauvre artisan perdu dans l'abjection et l'obscurité » (lettre du 24 juin 1896) : — « Mener, aussi exactement que possible, la vie de N.-S., vivant uniquement du travail des mains, sans accepter aucun don, ni spontané, ni quêté, suivant à la lettre tous ses conseils, ne possédant rien, donnant à quiconque demande, ne réclamant rien, se privant le plus possible... Ajouter à ce travail beaucoup de prière... Ne former que de petits groupes... Se répandre surtout dans les pays infidèles ou abandonnés, et où il serait si doux d'augmenter l'amour et les serviteurs de N.-S. Jésus » (lettre du 4 oct. 1893).

Une Congrégation organisée sur ce type, l'abbé Huvelin lui répond qu'il n'y faut pas songer. Mais il songe aussi que son extraordinaire pénitent pourrait bien avoir la vocation de Père du désert. Il l'en dissuade, pour le moment ; il essaie de retarder le dénouement de la crise ouverte ; mais il n'espère pas le tenir à la Trappe : — « Je trouve, mon enfant, qu'on vous a bien dirigé et formé à la Trappe ; mais, invinciblement, vous voyez autre chose. Oh ! que je prie pour vous !... » (15 juin 1896).

De Rome, le Général des Trappistes, avant de se prononcer, lui impose (août 1896) une épreuve encore : il se rendra d'abord à la Trappe de Staouëli (en Algérie ; n'existe plus aujourd'hui) ; là, des instructions lui seront envoyées. Il passe quelques semaines (oct. 1896) à Staouëli, objet tout de suite de vénération pour ses frères, vivant de rien, ne dormant que deux heures (de minuit à 2 h.), admirable d'obéissance et de simplicité. On l'envoie à Rome (nov.), on l'y met à suivre des cours, qui lui sont pénibles, mais sa forte volonté surmonte tout, et puis, quel enchantement pour lui que le souvenir de S. Pierre, de S. Paul, entrés « tous deux si pauvres » à Rome, les martyrs, le Colisée qu'il voit de sa fenêtre : « Comme N.-S. a été aimé dans cette enceinte ! Quelles flammes d'amour se sont élevées de là vers le ciel ! Que sommes-nous à côté de ces âmes-là ? Et pourtant, nous avons des cœurs comme eux, N.-S. nous aime autant qu'eux... O mon Père, comme nous devons aimer !... Comme ces pierres parlent ! Quel chant d'amour monte encore aujourd'hui de ce lieu vers le ciel !... »

Ses Supérieurs, à la perfection de son obéissance, reconnaissent que l'appel qu'il entend depuis les premiers temps de son entrée à la Trappe n'est pas celui d'un orgueil déguisé. Ils sont maintenant sûrs qu'une vertu si humble peut vaincre les dangers d'une vie solitaire parmi les hommes ; et à l'unanimité, les membres du Conseil général déclarent (23 janvier 1897) « que le bon Dieu m'appelait à une vie particulière de pauvreté et d'abjection, et qu'il fallait que j'y entre sans plus tarder... Quelle grâce Dieu me fait ! Comme il est bon de m'avoir fait venir de si loin, à Rome, pour donner à ma vocation la confirmation la plus pleine, la plus entière qui soit possible en ce monde... pour être envoyé, sans le demander, par la main même de notre Général, suivre l'attrait qui m'appelait depuis si longtemps ! »

Il avait passé sept ans à la Trappe. Toute sa vie il en gardera le souvenir le plus reconnaissant ; et quand il s'embarque à Brindisi, en février 1897, à destination de la Terre Sainte, les Trappistes ont l'exquise attention d'offrir sur le paquebot un billet de passage à celui qui vient de les quitter.

V. — En Terre Sainte, il songeait à solliciter, à la porte d'un monastère franciscain, l'humble poste de serviteur des religieux. Le premier monastère où il s'adressa n'avait pas besoin de ses services. On lui parla des Clarisses de Nazareth. On en avisa l'Abbesse, qui eut vite fait de discerner la sainteté exceptionnelle de son étrange solliciteur. C'est là qu'il va se fixer, serviteur des Sœurs, faisant leurs commissions, les petits travaux dont elles ont besoin, recevant chaque jour sa nourriture à la porte du monastère, vivant absolument isolé, dans une cabane en planches qui servait de débarras :

Plus on donne au bon Dieu, plus il rend (écrit-il à son beau-frère, avril et nov. 1897) : j'ai cru donner tout en quittant le monde et en entrant à la Trappe, j'ai reçu plus que je n'avais donné... J'ai encore une fois cru tout donner en quittant la Trappe : j'ai été comblé, comblé sans mesure... Je jouis à l'infini d'être pauvre, vêtu en ouvrier, domestique, dans cette basse condition qui fut celle de Jésus Notre-Seigneur, et, par un surcroît de grâce exceptionnel, d'être tout cela à Nazareth...

Je suis dans une paix infinie, une paix débordante qui m'inonde...

Si vous saviez les joies de la vie religieuse, dans quelle jubilation est mon âme !...

Plus j'ai abandonné tout ce qui faisait ma consolation, plus j'ai trouvé de bonheur !...

Je bénis Dieu, chaque jour, de la vie qu'il m'a faite, et je me confonds en reconnaissance. Remerciez, bénissez avec moi !

Son beau-frère lui annonce la naissance d'un enfant :

Oh ! mon cher ami, répond-il, c'est une chose si grande, si merveilleusement belle, une âme ! Une âme en état de grâce comme celle de votre enfant, une âme qui, après ce temps d'épreuve, vivra toujours dans la gloire, le rayonnement, la béatitude, la perfection indicible des élus aux pieds de Dieu !... Je suis fixé à Nazareth... Je suis heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas, dans ma vie d'ouvrier, fils de Marie, tâchant d'imiter, autant que le peut ma misère morale, la vie cachée et perdue de notre bien-aimé Jésus, en qui je vous aime de tout mon cœur.

Le nouveau-né étant mort peu de mois après sa naissance, il console le père et la mère en entr'ouvrant les cieux. Il dit combien il comprend leur tristesse ; mais aussitôt il leur montre leur fils dans l'éternel bonheur :

Comme il est grand, comparé à vous, à nous tous ! Comme il nous domine ! Aucun de vos enfants ne vous aime autant, car il s'abreuve au torrent de l'amour divin... Je l'ai déjà invoqué, ce petit saint, mon neveu, un saint que je tutoie... Prie-le à toute heure, ma chère Marie, et remercie bien le bon Dieu de t'avoir faite mère d'un saint. Une mère vit en ses enfants : voilà déjà une partie de toi au ciel ! Plus que jamais tu auras désormais « ta conversation dans les cieux. »

Au printemps de 1898, l'Abbesse des Clarisses de Jérusalem (qui a été la fondatrice du Monastère de Nazareth et qui garde sur sa fondation un certain droit) veut voir qui est ce Foucauld, le fait venir à Jérusalem, reconnaît vite en lui, elle aussi, un saint, l'installe auprès de son cloître dans la même situation qu'il occupait à Nazareth, et après quelques mois, entreprend de le décider à entrer dans les Ordres. Les raisons qu'elle apporte sont bien faites pour ébranler l'âme de son serviteur : le Saint-Sacrement à mieux honorer, des bénédictions nouvelles à répandre sur la terre, la fécondité de l'apostolat... Mais, d'autre part, répond-il : « Etre prêtre, c'est me montrer, et je suis fait pour la vie cachée. » L'Abbesse, décidée à procurer à l'Eglise un saint prêtre de plus, met ses filles en prière, et le solitaire lui dit d'écrire elle-même à son directeur (l'abbé Huvelin) : ce qu'elle fait.

Il y avait longtemps que l'abbé Huvelin songeait que son pénitent était appelé au sacerdoce, et qu'il l'avait laissé entendre. Cette fois, il parle clairement. Foucauld, toujours enfant d'obéissance, sera donc prêtre. Mais alors il ne peut plus rester serviteur comme il est maintenant. Il projette d'établir un ermitage sur le Mont des Béatitudes ; mais l'Allemand avec qui il a traité est un filou qui a vendu sans droit, et le prix déjà payé est perdu. La volonté de Dieu n'est pas là.

Foucauld quitte la Terre Sainte au début d'août 1900, avec un bréviaire et un vieux panier renfermant sa nourriture, fait la traversée sur le pont, en quatrième classe, inconnu sans doute, débarque à Marseille, va prier à la Sainte-Baume, voit l'abbé Huvelin à Paris, et remonte frapper à la porte de N.-D. des Neiges, où il désire se préparer au sacerdoce. L'Abbé l'accueille, demande à l'évêque de Viviers de l'accepter parmi les clercs du diocèse ; et, cette affaire réglée, il est entendu que Foucauld, après un court séjour à Rome, reviendra à N.-D. des Neiges. Il part pour Rome, voit les personnages qu'il avait à entretenir, et, au moment de rentrer en France, demande à l'abbé Huvelin permission de revoir une dernière fois sa sœur à Barbirey (Côte-d'Or) : — « Je ne sais encore, écrit-il à celle-ci, si c'est la volonté du Bon Dieu, ou s'il ne ne préfère pas que je me mortifie, en faisant ce sacrifice. Je ferai ce qu'on me dira être le plus parfait... Si on me dit d'aller te voir, oh ! quelle joie ce sera ! Comme je serai heureux de t'embrasser, de me trouver dans ton petit nid, entre toi, Raymond et tes enfants ! » L'abbé Huvelin permet ; et, après cette visite d'adieux suprêmes, le pèlerin remonte à N.-D. des Neiges, et entre en retraite le 29 septembre. Il y reçoit les Ordres mineurs le 7 octobre, puis, à Viviers, le sous-diaconat et le diaconat, et commence en mai 1901 la grande retraite de trente jours qui doit achever sa préparation au sacerdoce. Prêtre le 9 juin, à Viviers, il regagne le soir même les montagnes de l'Ardèche, pour dire sa première messe le lendemain à N.-D. des Neiges où sa sœur l'a précédé. Et il y va demeurer jusqu'à ce que soient terminées les négociations qui doivent préparer son établissement dans l'Afrique du Nord.

VI. — Car la volonté de Dieu s'est manifestée à lui au cours de ses retraites du diaconat et du sacerdoce. Il a compris que :

Cette vie de Nazareth, qui me semblait être ma vocation, il fallait la mener non pas en Terre Sainte tant aimée, mais parmi les âmes les plus malades, les brebis les plus délaissées. Ce divin banquet dont je devenais le ministre, il fallait le présenter non aux parents, aux voisins riches, mais aux boiteux, aux aveugles, aux pauvres, c.-à-d. aux âmes manquant de prêtres. Dans ma jeunesse, j'avais parcouru l'Algérie et le Maroc. Au Maroc, grand comme la France, avec dix millions d'habitants, pas un seul prêtre à l'intérieur; au Sahara, sept ou huit fois grand comme la France et bien plus peuplé qu'on ne le croyait autrefois, une douzaine de missionnaires ! Aucun peuple ne me semblant plus abandonné que ceux-ci, j'ai sollicité et obtenu du T. R. Père Préfet Apostolique du Sahara la permission de m'établir dans le Sahara algérien, et d'y mener, dans la solitude et le travail des mains, seul ou avec quelques prêtres ou laïcs si le bon Dieu m'envoie des frères, une vie aussi conforme que possible à la vie cachée du Bien-Aimé Jésus à Nazareth...

Je transcris ici quelques lignes des témoignages qui furent alors rendus de lui aux autorités religieuses d'Afrique :

Il a acquis ici la réputation d'un saint, et nos prêtres sollicitent comme une grande grâce le bonheur de l'approcher quelques instants. (Mgr Bonnet, évêque de Viviers, 5 sept. 1901).

C'est la plus belle âme que je connaisse... Il y a en lui l'étoffe de plusieurs saints. (Dom Henri, prieur de N.-D. de Staouëli).

Je connais intimement, depuis onze ans, M. Charles de Foucauld, et je n'ai jamais vu, en ma vie, un homme réalisant à ce point l'idéal de la sainteté. Je n'avais jamais vu que dans les livres de tels prodiges de pénitence, d'humilité, de pauvreté et d'amour de Dieu. (L'Abbé de N.-D. des Neiges).

Vous verrez en lui le dévouement héroïque, l'endurance sans limite, la vocation d'agir sur le monde musulman, le zèle humble et patient, l'obéissance dans le zèle et l'enthousiasme qu'il possède, l'esprit de pénitence sans aucune pensée de blâme et de sévérité contre qui que ce soit. — Je suis son père spirituel depuis quinze ans. Je l'ai toujours suivi, je l'ai toujours trouvé, au milieu même de son enthousiasme et de ses élans, prudent et sachant attendre, se réfugiant dans la prière quand l'action lui était interdite. (L'abbé Huvelin, à Mgr Bazin).

Beaucoup d'enthousiasme, mais de la sagesse, — beaucoup de zèle, mais beaucoup d'obéissance, — l'amour de la vie dure, avec un minimum de soulagement, mais de la direction, — l'amour de la mortification lui est un besoin que lui fait l'amour de Dieu. — Sa vocation l'a toujours attiré vers le monde musulman... J'ai vu venir cette vocation. J'ai vu qu'il s'assagissait par elle, qu'elle le rendait plus humble, plus simple, plus obéissant. Quand je lui disais de l'écarter comme chimérique, il l'écartait, mais cela revenait plus fort et plus impérieux. En mon âme et conscience, je crois qu'elle vient de Dieu... Toutes les objections qui vous viennent, que de fois me sont-elles venues ! Je ne me suis rendu qu'à l'expérience, et à de longues épreuves... Laissez-le venir à ses risques et périls, voyez-le à l'œuvre et jugez ! (L'abbé Huvelin, à Mgr Livinhac, Sup. Général des Pères Blancs, 1er sept. 1901).

Les autorités ecclésiastiques d'Afrique accueillent avec une joyeuse espérance l'apôtre que le Ciel leur envoie. Il faut de plus l'assentiment du gouvernement général d'Algérie et des chefs militaires, puisque c'est en zone militaire que Foucauld doit s'établir. La réponse favorable arrive le 14 octobre. Foucauld, arrivé à Maison-Carrée depuis quelques semaines, se met en route le lendemain. C'est, à cette nouvelle, un enthousiasme unanime chez nos officiers d'Afrique, qui ont été ses camarades jadis ou qui tout au moins le connaissent de renom. Ils l'attendent et lui font des ovations aux gares du chemin de fer d'Oran à Aïn-Sefra [1]. D'Aïn-Sefra il eût voulu faire à pied les 5 ou 600 km. de régions désertiques qui le séparent de Beni-Abbès ; mais on lui impose une escorte à cheval. On salue en lui « l'aumônier du Sahara » ; et il le sera vraiment, rendant à nos soldats, avec une charité d'une tendresse indicible, tous les services qui sont en son pouvoir.

Mais apôtre des indigènes d'abord. Il a choisi Beni-Abbès (oasis de 7 à 8.000 palmiers, sur la rive gauche de la Saoura, à un millier de km. d'Oran), en raison des misères qu'il y rencontrerait et que pas un prêtre encore n'avait pu secourir, — à cause aussi de la proximité du Maroc, la terre très aimée, où il espérait pouvoir rentrer un jour en missionnaire. Mais il ne s'immobilisera pas à Beni-Abbès. Il n'hésitera jamais à quitter sa chère solitude pour voler là où l'appelle une nécessité urgente, au Touat, au Tidikelt, à In-Salah (où il aura aussi un ermitage), à la Koudiat, à Taghit, à El-Moungar, où nos soldats ont été attaqués et décimés par une bande de pillards (août-sept. 1903). Il fera, en compagnie de son ami le commandant (plus tard général) Laperrine d'Hautpoul [2], des « tournées d'apprivoisement au Hoggar. » Il fera, quand ce sera nécessaire, à deux ou trois reprises, de brèves apparitions en France. Sur les instances de Laperrine, et sur avis toujours de son directeur et des Supérieurs ecclésiastiques, il fonde, en 1905, une nouvelle station au Hoggar, en pays Touareg, à 1200 km. plus au Sud de Beni-Abbès, à Tamanrasset, village de vingt feux, en pleine montagne, à 1.500 m. d'altitude. Son dessein serait de se partager entre Beni-Abbès et Tamanrasset, d'être ainsi le moine aux deux huttes, l'ami de deux peuples délaissés, — sous-entendu toujours : s'il plaît à Dieu. Et cela plaira à Dieu en effet ; et c'est à Tamanrasset que la volonté de Dieu sera qu'il trouve la mort.

Comment entendait-il l'apostolat ? Des journaux (ceci était inévitable et c'est un procédé classique chez certaines gens) ont essayé de le laïciser, de le représenter comme un prêtre qui ne parlait jamais de ses croyances, qui ne prêchait la foi en aucune manière : le général Laperrine, un jour qu'un article de ce genre lui tomba sous les yeux, prit sa plume, et, d'une écriture d'homme irrité, écrivit sur son carnet : « Et ses conversations ! Et son costume ! »

Son costume en effet, d'abord, était une prédica-

[1] A 400 km. environ d'Oran. La voie ferrée, alors, n'allait pas au-delà. Depuis, elle a été prolongée sur une nouvelle distance de 400 km., jusqu'à Figuig et Colomb-Bechar.

[2] Frère de Mgr Laperrine d'Hautpoul.

tion vivante : il consistait en une gandourah blanche (tunique sans manches), serrée par une ceinture, et sur laquelle était appliqué un *cœur surmonté d'une croix* en étoffe rouge. — Son nom ensuite : Frère Charles de Jésus. — Sa vie d'austérité et de prière : les habitants de Beni-Abbès (12 à 1500 âmes), Arabes ou nègres esclaves, y furent tout de suite sensibles, et il fut pour eux l'homme de Dieu, le saint. Pour eux, et pour tout le pays bientôt : lors de l'affaire d'El-Moungar (sept. 1903), Fr. Charles, à la nouvelle (arrivée trois jours après) qu'elle nous a fait 49 blessés, court au bureau des affaires indigènes demander à partir sur l'heure, porter ses soins aux blessés hospitalisés à Taghit (à 120 kilomètres). On lui donne un burnous, des éperons, un cheval. A la dernière minute, un des assistants essaye de s'opposer à une aventure insensée :

— Comment peut-on permettre au Père de partir sans escorte ? Il sera tué en route !
— Je passerai, dit le Père simplement.
— Il passera en effet, laissez-le aller, réplique le capitaine du bureau arabe, qui survient à ce moment ; il ne peut pas vous dire cela, mais lui, il peut traverser sans arme tout le pays soulevé ; personne ne portera la main sur lui : *il est sacré* [1].

Il ne se contente pas de vivre en saint ; il parle. Il parle beaucoup aux indigènes, suivant en ceci les instructions de Mgr Guérin, Préfet apostolique du Sahara ; il leur parle, non de choses banales, non de choses profanes seulement (de celles-ci il parle aux administrateurs français et se révèle colonisateur d'un sens pratique incomparable) ; mais, à propos de tout, il sait en venir à Dieu : « Si on ne peut leur prêcher Jésus parce qu'ils n'accepteraient pas certainement cet enseignement, les préparer peu à peu à le recevoir, en leur prêchant sans cesse dans les conversations la religion naturelle,... beaucoup parler et toujours de manière à améliorer les âmes, à les relever, à les rapprocher de Dieu, à préparer le terrain à l'Evangile... » — N'est-ce pas la méthode même du Sauveur? Lui aussi s'adressait à une race difficile et bien éloignée de reconnaître le Messie qu'il devait être : il ne commence point par exposer le dogme ; il ne découvre sa divinité que par degrés ; il prêche d'abord ce qui peut le mieux attendrir les âmes, les élever, les épanouir et les attirer : charité, humilité, fraternité, pardon des injures, mépris de la richesse... C'est le Sermon sur la Montagne que le P. de Foucauld a toute sa vie répété aux musulmans [2].

Il l'a répété surtout par son exemple : « La parole est beaucoup, écrivait-il dès 1890 (de sa Trappe de Syrie), mais l'exemple, l'amour, la prière, sont mille fois plus. Donnons-leur l'exemple d'une vie parfaite, d'une vie supérieure et divine ; aimons-les de cet amour tout-puissant qui se fait aimer ; prions pour eux avec un cœur assez chaud pour leur attirer de Dieu une surabondance de grâces, et nous les convertirons infailliblement... » Il était en ceci l'écho de l'abbé Huvelin, dont une des maximes était : « On fait du bien, beaucoup moins par ce qu'on fait ou dit, que par ce que l'on est. »

Il donne tout ce qu'il a ; il se donne lui-même ; il ne veut pas qu'aucune misère s'en retourne de chez lui sans soulagement ou sans consolation ; il hospitalise les voyageurs pauvres ; il se prodigue auprès des infirmes et des vieillards ; il rachète des esclaves. Il dit : — « Je veux habituer tous les habitants, chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme leur frère, le frère universel... » Et d'eux-mêmes en effet ils se sont mis à appeler sa maison « la Fraternité » *(Khaoua,* en arabe), et il dit combien cela lui est doux. Il n'y a que la supériorité religieuse qui compte pour eux. Tout le reste, tout notre progrès matériel, tout notre machinisme les impressionne peu. Ils n'ont qu'un très superficiel désir d'en savoir quelque chose, et la moindre explication, une image, une légende, suffit à leur esprit peu curieux : l'avion, par exemple, n'est qu'une « tente qui vole » ; l'automobile, une boîte de fer où nous avons emprisonné les génies du feu ; la télégraphie sans fil, l'utilisation du vent que nous envoyons d'un poste à l'autre ; etc. Mais eux, ils n'ont pas besoin de tout cela ; ils s'en sont très bien passés avant d'en rien savoir ; ils sentent parfaitement que, avec toute notre science, nous sommes à leur merci, toutes les fois que nous leur demandons de nous servir de guides dans le désert, ou de nous conseiller pour une opération de police. On ne fonde rien sur la science, non plus que sur la force. On fonde sur l'âme, donc sur Dieu, qui seul peut prendre possession des âmes, et ils voient ou croient que nous n'avons pas de Dieu : « Vous avez la terre, disent-ils, mais nous avons le ciel. » Si nous ne changeons pas nos méthodes présentes de colonisation, avant cinquante ans nous serons chassés de l'Afrique du Nord :

Ma pensée est, écrivait-il le 16 juillet 1916, que si, petit à petit, doucement, les musulmans de notre empire colonial du nord de l'Afrique ne se convertissent pas, il se produira un mouvement nationaliste ana-

[1] Il vit ses 49 blessés, et, dit un officier du poste, « il est hors de doute que l'influence qu'il exerça sur leur moral fut pour beaucoup dans ce fait singulier : un seul de ces quarante-neuf blessés, dont plusieurs avaient été grièvement atteints, et de plusieurs blessures, succomba... Je crois pouvoir affirmer que les 49, chacun en son temps, reçurent la communion des mains du P. de Foucauld. »

[2] Il écrivait ceci à Moussa, un chef Touareg du Hoggar :
« Aime Dieu par-dessus toute chose, de tout ton cœur, de toutes tes forces, et de tout ton esprit.
« Aime tous les hommes comme toi-même pour l'amour de Dieu.
« Fais à tous les hommes ce que tu voudrais qu'on te fît.
« Ne fais à personne ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.
« Humilie-toi en toi-même : Dieu seul est grand ; tous les hommes sont petits ; l'homme qui s'enorgueillit est insensé, car il ignore s'il ira au ciel ou en enfer.
« Dieu voit toutes tes pensées, tes paroles et tes actions ; souviens-toi et fais-les toutes en pensant qu'il les voit.
« Fais chaque acte comme tu voudrais l'avoir fait à l'heure de la mort.
« L'heure de la mort est inconnue ; que ton âme soit continuellement comme tu veux qu'elle soit à l'heure de la mort.
« Chaque soir, réfléchis aux pensées, paroles, actions de ta journée ; demande pardon à Dieu de celles qui sont mauvaises et de tous les péchés de ta vie, comme si tu allais mourir dans la nuit, et dis à Dieu du fond du cœur :
« Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, par-dessus tout.
« Mon Dieu, tout ce que vous voulez, je le veux.
« Mon Dieu, tout ce que vous voulez que je le fasse, je veux le faire. »

logue à celui de la Turquie : une élite intellectuelle se formera dans les grandes villes, instruite à la française sans avoir l'esprit ni le cœur français, élite qui aura perdu toute foi islamique, mais qui en gardera l'étiquette pour pouvoir, par elle, influencer les masses... Le sentiment national ou barbaresque s'exaltera dans l'élite instruite ; quand elle en trouvera l'occasion, par exemple lors de difficultés de la France au dedans ou au dehors, elle se servira de l'Islam comme d'un levier pour soulever la masse ignorante, et cherchera à créer un Empire africain musulman indépendant.

L'empire nord-ouest africain de la France, Algérie, Maroc, Tunisie, Afrique occidentale française, etc., a 30 millions d'habitants ; il en aura, grâce à la paix, le double dans cinquante ans ! Il sera alors en plein progrès matériel, riche, sillonné de chemins de fer... Si nous n'avons pas su faire des Français de ces peuples, ils nous chasseront. Le seul moyen qu'ils deviennent Français est qu'ils deviennent chrétiens.

Il explique que le rôle des missionnaires isolés comme lui doit être de préparer la voie, en sorte que les missions qui les remplaceront trouvent une population amie et confiante, des âmes quelque peu préparées au christianisme, et, si faire se peut, quelques chrétiens :

Il faut nous faire accepter des musulmans, devenir pour eux l'ami sûr, à qui on va quand on est dans le doute ou la peine ; sur l'affection, la sagesse et la justice duquel on compte absolument. Ce n'est que quand on est arrivé là qu'on peut arriver à faire du bien à leurs âmes.

Ma vie consiste donc à être le plus possible en relation avec ce qui m'entoure, et à rendre tous les services que je peux. A mesure que l'intimité s'établit, je parle, toujours ou presque toujours en tête à tête, du bon Dieu, brièvement, donnant à chacun ce qu'il peut porter : fuite du péché, acte d'amour parfait, acte de contrition parfaite, les deux grands commandements de l'amour de Dieu et du prochain, examen de conscience, méditation à la vue des fins dernières, devoir de la créature de penser à Dieu, etc., donnant à chacun selon ses forces et avançant lentement, prudemment.

Il faudrait qu'il y eût beaucoup de ces missionnaires isolés faisant ainsi office de défricheur : — « Tout curé d'Algérie, de Tunisie ou du Maroc, tout aumônier militaire, tout pieux catholique laïc, pourrait l'être. » On objecte que le gouvernement interdit au clergé séculier de faire de la propagande anti-musulmane. Mais, répond-il,

Il s'agit de propagande ouverte et plus ou moins bruyante : les relations amicales avec beaucoup d'indigènes, tendant à amener lentement, doucement, silencieusement, les musulmans à se rapprocher des chrétiens devenus leurs amis, ne peuvent être interdites à personne. Tout curé de nos colonies pourrait s'efforcer de former beaucoup de ses paroissiens et paroissiennes à être des Priscille et des Aquila. Il y a toute une propagande tendre et discrète à faire auprès des indigènes infidèles, propagande qui veut avant tout de la bonté, de l'amour et de la prudence, comme quand nous voulons ramener à Dieu un parent qui a perdu la foi...

C'était là le plan aussi du cardinal Lavigerie, qui disait, dans une conférence de retraite à ses Pères Blancs :

Avant de commencer parmi eux (les musulmans) la prédication de l'Evangile, il faut préparer la conversion en masse. Cette préparation durera peut-être un siècle. Je suis évêque ; j'ai une crosse et une mitre : eh bien ! j'aurai beau mettre ma mitre au bout de ma crosse, et élever le bras aussi haut que possible, je disparaîtrai avec vous dans les fondations de la nouvelle Eglise d'Afrique.

La guerre éclate. Le coin de Sahara où habite le Père, reste d'abord calme. Mais des Senoussistes venus de Tripolitaine et qui se ravitaillent en munitions dans une place (Khât) abandonnée par les Italiens, multiplient des incursions parfois couronnées de succès. Le Père sera certainement attaqué, car il représente une force morale trop éclatante pour que les Turcs, soudoyés par les Allemands, n'essaient pas de s'emparer de lui. Mais jamais il n'abandonnera les pauvres gens de Tamanrasset ; et, pour les mettre à l'abri en cas de péril, il fait fortifier son ermitage. A la fin de 1916, la guerre sainte était prêchée dans toute l'Afrique française ; une partie des Touaregs Hoggar avait déjà fait défection : pour achever l'œuvre, il fallait supprimer le saint ermite, « le marabout des roumis ». Le 1er décembre, vendredi du Sacré-Cœur, à la tombée de la nuit, le Père était seul chez lui, la porte close au verrou. Une bande de quarante individus (dont une vingtaine armés de fusils italiens) enveloppent silencieusement sa demeure. L'un deux, qui connaît les habitudes du Père pour avoir été souvent son obligé, vient frapper à sa porte. Le Père demande ce que c'est. On lui répond que c'est le postier de Motylinski : c'était en effet le jour du passage du courrier. Le Père ouvre la porte, et tend la main. La main est saisie, et retenue fortement. Aussitôt des Touaregs, cachés dans l'ombre, se précipitent, le tirent hors du fortin, le garrottent, et le laissent sur le terre-plein, à la garde d'un homme armé d'un fusil. Le Père avait ployé les genoux et priait. Les bourreaux se mettent à piller sa maison. Tout à coup retentit un cri d'alarme : « Voilà les Arabes ! Voilà les Arabes (les militaires de Motylinski) ! » Les Touaregs se portent aussitôt contre l'ennemi. Une vive fusillade éclate. C'est alors que le Touareg resté en faction près du Père lui applique le canon de son fusil contre l'oreille droite et fait feu : le Père ne bouge ni ne crie ; la mort a été instantanée.

On a soulevé la question du martyre. Ses bourreaux, quand ils l'ont eu entre les mains, lui ont posé des questions d'abord d'ordre militaire, des demandes de renseignements : évidemment il n'y pouvait répondre. Ils lui ont adressé des injures : silence toujours. Mais deux témoignages établissent qu'ensuite on lui a enjoint d'apostasier en récitant la *chehada* (formule de prière musulmane), mais qu'il a refusé et a simplement répondu : *Je vais mourir*. On sait d'autre part qu'il avait toujours désiré une mort violente donnée en haine du nom chrétien et acceptée pour le salut des infidèles de sa terre d'élection.

Il avait dit qu'il voulait être inhumé où il tomberait. On l'y inhuma d'abord en effet. Mais son ami le général Laperrine, venu l'année suivante, estima que c'était une interprétation trop littérale,

que l'endroit était malsain, et donna au Père une sépulture définitive sur le sommet de la colline, à 200 mètres plus loin. C'était plus d'un an après la mort, le 9 décembre 1917 : le corps était demeuré sans brisure, et la figure tout à fait reconnaissable, tandis que ce qui restait des Arabes enterrés près de lui n'était qu'un peu de poussière... Le bon général ne se doutait pas sans doute qu'il marquait là la place de son propre tombeau, et à brève échéance. En février 1920, étant parti en avion de Tamanrasset à destination du Sénégal, l'avion se perdit parmi les brumes et s'abattit dans le désert. Blessé dans la chute, après de longs jours de souffrances supportées héroïquement, Laperrine mourait le 6 mars, dans la région d'Anesbérakka. Son corps, enveloppé dans les toiles de l'avion et chargé sur le dos d'un chameau, reprit le chemin de Tamanrasset, et y fut inhumé près de son ami [1].

VII. — L'âme de ce livre, la question vitale qui ne cesse d'être présente à l'esprit du lecteur comme elle le fut à l'esprit du P. de Foucauld, c'est l'évangélisation de l'Afrique musulmane. M. R. Bazin la traite *ex professo,* en des pages (p. 255-267) qui déjà ont été signalées et même adondamment reproduites par notre presse quotidienne quand elles ont paru l'été dernier dans la *Revue des Deux Mondes.* Il montre tout ce qu'il y a d'inhumain et d'antichrétien, de contraire à la charité chrétienne dans la fameuse maxime, que « ces gens-là sont inconvertissables, inassociables, immiscibles », — tout ce qu'il y a d'antifrançais aussi : car la volonté de Dieu est que ce soit par nous que l'Afrique se rouvre à la civilisation chrétienne. Au lieu de cela, que faisons-nous? Nous favorisons et nous répandons l'islamisme : « Notre culte, disait récemment le mufti hanéfite d'Alger, est le seul qui soit reconnu par l'Etat français. » Nous ne savons exporter là-bas que cette sorte de « fureur scolaire » qui nous a fait créer partout, en Algérie, pour les enfants des races primitives qui y vivent, des écoles où il semble que la principale affaire soit d'exalter « la liberté, les droits du citoyen, l'électorat, le tout considéré comme biens suprêmes » : idéologie funeste en France, et qui l'est tout autrement encore entre la mer et le désert. D'où cette remarque d'une revue qui n'a rien de clérical *(La Renaissance,* nº du 11 déc. 1920) : « L'expérience, d'une manière générale, a montré que plus les indigènes avaient acquis de culture française (culture neutre, achrétienne, spécifie l'*Ami),* plus ils avaient tendance, en secret ou ouvertement, à nous haïr : cette constatation, évidemment décevante, vient de l'avis unanime de ceux qui ont observé, sans parti pris, les résultats offerts. »

C'est le mot de Foucauld : ou changer nos méthodes de colonisation, ou nous faire chasser, avant cinquante ans, de l'Afrique du Nord. Il explique, dans une longue lettre (du 11 déc. 1912) à son ami le duc de Fitz-James, que les Pères Blancs sont, d'après leur Bulletin de 1910-11, 56 dans l'Afrique du Nord, 11 au Sahara : « une goutte d'eau » :

> Je comprends très bien que les Pères Blancs, voyant l'évangélisation des musulmans trop lente et difficile, aient tourné leurs efforts et envoyé la grande majorité de leurs missionnaires dans l'Afrique équatoriale, où ils font merveille et opèrent des conversions aussi rapides que nombreuses et procurent le ciel à une foule d'âmes. Ici ils eussent sauvé peu d'âmes, là ils en sauvent beaucoup : je comprends qu'ils aillent là. Il n'en est pas moins vrai que l'Algérie, la Tunisie et le Maroc (où il n'y a que les chapelains des consulats) sont entièrement délaissés... C'est une situation à laquelle il appartient aux chrétiens de France de remédier... Œuvre de longue haleine...

Et il revient à l'idée qui a été celle de toute sa vie africaine. Il voudrait voir là de bons prêtres, en assez grand nombre, non certes pour prêcher (on les recevrait comme on recevrait dans les villages bretons des Turcs venant prêcher Mahomet), mais pour prendre le contact, se faire aimer, inspirer estime, confiance, amitié... Ensuite, de bons chrétiens laïcs des deux sexes, pour remplir le même rôle, prendre un contact plus étroit encore, donner l'exemple des vertus chrétiennes, montrer la vie chrétienne, la famille chrétienne, l'esprit chrétien... Mais d'abord des prêtres, car il est clair qu'on ne peut pas fonder des colonies chrétiennes sans leur assurer des secours spirituels qu'elles ne soient pas obligées d'aller chercher à cent lieues et plus, comme devait le faire le P. de Foucauld.

Oui; mais ici se dresse toujours, devant nous, la grosse question d'aujourd'hui : le recrutement du clergé, séculier et régulier. Or, une des grandes sources de ce recrutement, c'est l'enseignement chrétien. Mais, cet enseignement, l'Etat n'en veut pas dans ses écoles ; et d'autre part, il continue à proscrire l'enseignement congréganiste, qui n'est pas tout l'enseignement chrétien, mais qui tout de même en est *pars magna.* L'autre jour (26 oct.), l'un des groupes les plus modérés du Parlement, le « Parti républicain démocratique et social, » sous la présidence de M. Jonnart, assignait comme but à sa « politique d'union républicaine et de pacification sociale » l' « application ferme et libérale, *dans l'esprit qui était celui de Waldeck-Rousseau,* de la loi sur les associations » : libéralisme qui consiste en ceci : c'est que ladite loi « permet au gouvernement, après enquête, de déposer sur le bureau de la Chambre les demandes d'autorisation formulées par les congréganistes *hospitaliers, charitables et missionnaires* autorisés au début

[1] Je me suis étendu sur cette vie. C'est qu'à vouloir la trop abréger et se borner à une nomenclature des diverses situations successivement occupées par le Père, on risque (comme il est arrivé à certains journaux) de le faire passer pour un inconstant, pour un homme qui ne savait tenir en place. C'est pourquoi il fallait montrer avec quelle sagesse, quelle maturité, quel esprit d'obéissance se sont opérés tous ces changements. Jamais on n'a mis plus de prudence à discerner la volonté de Dieu, plus d'aveugle docilité à la suivre. Il faut lire le détail de tout cela à travers les 472 pages très denses de R. Bazin ; et encore est-il besoin d'ajouter que Bazin lui-même a dû se contraindre à des condensations extraordinaires ? Il ne nous donne que la fleur de cette vie. Il cite souvent son héros ; mais de quels vœux ardents tous ses lecteurs appelleront la publication de nouvelles pages du Père ! Même ce mécréant de Pierre Mille *(Temps* du 27 octobre), qui d'ailleurs a vu Foucauld en Afrique, est tombé sous le charme et confesse que ces « effusions spirituelles sont parmi les plus émouvantes » qu'il connaisse.

de la guerre par une circulaire du gouvernement à rentrer pour se mettre au service de la France » ; quant aux enseignants, rien : la loi devra être appliquée « en tant qu'elle interdit l'ouverture d'écoles par les congrégations *enseignantes* » (noter que ceci, l'interdiction de l'enseignement aux congrégations, n'est même pas dans la loi de Waldeck-R. : c'est une loi Combes, proposée par Combes en déc. 1903, promulguée sous Combes le 8 juillet 1904).

Et M. Jonnart, dans le discours prononcé à cette réunion de son Parti, précise ainsi cet alinéa de son Programme :

« ...On fait, il est vrai, grand bruit autour des congrégations. Expliquons-nous très nettement.

« Vous savez ce qui s'est passé. Dès la mobilisation, à la faveur d'une circulaire du gouvernement suspendant l'application des lois de 1901 à 1904 sur les congrégations, de nombreux religieux et religieuses qui avaient quitté la France, revinrent se mettre à son service, et, soit aux armées, soit dans les formations sanitaires, un très grand nombre d'entre eux firent tout leur devoir. Il faut leur rendre cet hommage.

« Depuis la fin de la guerre, aucune mesure n'a été prise pour suspendre l'effet de cette circulaire. Les gouvernements antérieurs au ministère actuel ont eu d'autres soucis. *Mais cette situation ne peut se prolonger indéfiniment sans danger.* La question des congrégations soulève dans certains groupes politiques de vives préoccupations et on attend du gouvernement qu'il fasse connaître nettement son sentiment en coupant court à tout malentendu et à toute équivoque.

« Il faut à la fois rassurer le parti républicain et fixer les congrégations sur les droits et sur les devoirs du gouvernement.

« Ces droits et ces devoirs se résument dans l'application de la législation républicaine, qui n'a subi aucune modification, et à laquelle le représentant de la France près du Saint-Siège a nettement déclaré qu'il ne serait porté aucune atteinte.

« *Il ne saurait donc être question d'autoriser les congrégations enseignantes qui sont entrées en France à rouvrir des écoles.*

« Il est bon qu'elles ne puissent nourrir à ce sujet aucune illusion, et *que le gouvernement les en avertisse solennellement.*

« Il éviterait ainsi d'être obligé de recourir, pour assurer l'exécution des lois, à des *mesures auxquelles il lui répugnerait naturellement de procéder.*

« La législation exclut les congrégations enseignantes, mais elle permet à certaines autres, hospitalières, charitables et missionnaires, de formuler des demandes d'autorisation dans certaines conditions...

« Voilà notre politique ; c'est la vieille politique du parti républicain. » *(Journal des Débats,* 28 oct. 1921) [1].

Si l'Etat s'obstine à entraver le développement de l'esprit chrétien en France même et par là-même le recrutement du clergé, alors, qu'adviendra-t-il de notre Afrique ?

[1] Les *Débats* notaient justement le lendemain (29 oct.) : « Qui donnera le passeport républicain ?... La pierre de touche par laquelle M. Jonnart reconnaît l'esprit républicain est d'un maniement délicat. La *laïcité* a pris dans beaucoup de bouches un sens qui n'a rien de libéral ni de tolérant... On peut, sans être clérical et antirépublicain, trouver que tout n'est pas parfait dans notre *législation laïque.* Elle n'est pas toujours libérale ; or l'esprit républicain c'est foncièrement et avant tout l'esprit libéral. » (Les *Débats* sont vieux. Cela, c'était « la République avant la République, » celle dont Faguet vieilli et revenu de ses illusions d'antan disait : — « Ah ! que la République était belle sous l'Empire ! » Et ayons confiance quand même qu'elle deviendra belle un jour, mais que cela ne se réalisera que si elle se laisse pénétrer par l'esprit chrétien qui a fait si belle et si attirante, si « douce » et si conquérante la France de nos pères).

Si ces malheureux musulmans, poursuit Foucauld, ne connaissent aucun prêtre, ne voient, comme soi-disant chrétiens, que des exploiteurs injustes, tyranniques, donnant l'exemple du vice, comment se convertiront-ils ? Comment ne prendront-ils pas en haine notre sainte religion ? Comment ne seront-ils pas de plus en plus nos ennemis ?...

VIII. — M. Jean de Seillon raconte *(Revue des Deux Mondes,* 1er nov.) une visite faite par lui aux couvents du Mont Athos, en compagnie du maréchal Franchet d'Esperey, il y a deux ans (Toussaint 1919). Il a constaté une fois de plus l'attirance exercée par la France en ces pays d'Orient, l'attirance de « cette France de foi et de pure gloire, dont le rayonnement est venu frapper l'Athos. » Je détache ce fragment de dialogue entre J. de Seillon et l'higoumène de Dionysiou :

— La guerre, demande l'higoumène, a-t-elle réveillé l'esprit religieux en France ? Les vocations monastiques sont-elles plus nombreuses ?

— Père, l'esprit religieux n'a pas cessé d'être en éveil en France ; et, s'il est trop tôt encore pour s'en rendre compte, il se peut que cette effroyable secousse ramène à Dieu plus d'une conscience endormie. La guerre aurait délivré au clergé ses lettres de noblesse... s'il en avait eu besoin.

— Vos prêtres et vos moines ont-ils sans hésitation accepté l'idée de se battre et de tuer ?

— Nos religieux avaient à défendre légitimement leur sol, leurs proches, leurs autels, tout ce qui pour eux était un objet de foi et qu'ils associaient naturellement à leur Dieu.

L'évocation du moine déposant le froc pour faire le coup de feu plonge mon interlocuteur en un océan de stupéfaction.

— « Tu ne tueras point, » murmure-t-il.

— « Tu ne te laisseras pas tuer, » répliquai-je.

— *Les religieux en France savent-ils tous lire et écrire ?*

Je ne pus m'empêcher de rire irrévérencieusement de cette question naïve.

— Oui, Père, les religieux de France savent tous lire et écrire. Cette condition ne se pose même pas. Un moine ne saurait être illettré.

— Hélas ! beaucoup trop des nôtres le sont encore !

La pensée attristée de l'higoumène s'était noyée dans le silence... Il m'advint de questionner aussi :

— Ne constatez-vous point, Père, avec l'évolution politique et sociale de l'Orient, un fléchissement des vocations athonites ?

— A la vérité, elles diminuent. Aussi bien n'est-ce là qu'un effet des guerres de ces dernières années. Le très Saint Athos ne mourra pas. Il compte encore huit mille moines.

M. de Seillon a ri de la question de l'higoumène : « Les religieux en France savent-ils tous lire et écrire ? » Mais, s'il avait ajouté, en manière d'information complémentaire, que malheureusement les religieux ont chez nous défense d'ouvrir des écoles et d'enseigner ce qu'ils savent, c'est l'higoumène qui pour le coup eût été pris du rire inextinguible des dieux d'Homère, tant la chose lui eût paru grotesque ! Mais, plus elle paraît grostesque à un étranger, plus elle nous est douloureuse, à nous, puisque c'est la face de la France notre mère que ce grotesque défigure et souille.

Rien ne pourra effacer cette tare, écrit Denys Cochin *(Figaro,* 30 oct.) : ils sont religieux. Rien : pas même le sang versé pour la Patrie.

Mille jeunes Pères jésuites, accourus du monde entier, sont morts à la guerre. Les autres reviennent sans tapage, sans pompeux établissements, même sans vie commune, et espèrent pouvoir se livrer à leur vocation qui est l'enseignement. Ils ont de si beaux états de services que, peut-être, les inquisiteurs du crime d'enseignement procéderont avec moins de rigueur à leurs interrogatoires.

Mais non. Il importe que cette illusion ne leur soit pas laissée. Les idées de Combes règnent encore. Ils n'enseigneront pas ; les titres universitaires n'existent pas pour eux, le sang versé pour la patrie ne compte pas pour eux. Et qui donc est accouru de la Colonnade du Vatican à la frontière française pour les prier de retourner sur leurs pas ? M. Jonnart, notre ambassadeur auprès du Pape.

Les jésuites ont vu beaucoup de choses dans leur longue carrière et passent pour ne pas se laisser étonner aisément. Pourtant une pareille rencontre a dû les surprendre !

M. l'ambassadeur... est en même temps sénateur... N'était-il pas permis, étant donnée la réserve imposée à un diplomate, de laisser le soin de faire cette déclaration politique à un autre sénateur ?...

IX. — Je signale à nos lecteurs une Revue fondée au commencement de cette année sous ce titre : *Le Maroc catholique* (paraît tous les mois, fascic. in-8 de 32 p., 15 f. par an ; rédaction et administration à Casablanca, à l'église Notre-Dame, desservie par les Franciscains). Elle pourra devenir un point de ralliement pour les Français qui vivent là-bas, mais aussi un centre d'informations pour les Français de la métropole. Elle traite de questions marocaines, et aussi de ces questions accessoires (médecine, hygiène, enseignement, etc.) par où le P. de Foucauld aimait qu'on prît contact avec les populations indigènes.

L'Afrique et la Paix de Versailles, par Etienne Antonelli, in-12 de IV-258 p., 2 cartes (l'Afrique en 1914, l'Afrique en 1920), 6 f. 75, Paris, Grasset : on y prendra une orientation lucide, non pas sur les questions religieuses et morales dont nous venons de parler, mais sur la géographie même, politique et économique, de l'Afrique coloniale : 1° état, en 1914, des possessions anglaises, allemandes, françaises, belges, italiennes, portugaises, espagnoles ; Egypte et Abyssinie ; et 2° exposé rapide des opérations militaires en Afrique au cours de la guerre, des discussions devant la Conférence de la paix, et des solutions apportées par le traité de Versailles. Toutes les qualités d'un excellent Manuel.

Les Noirs de l'Afrique, par Maurice Delafosse, ancien gouverneur des Colonies, in-16 de 160 p., 4 cartes, 4 f., collection Payot. — M. Delafosse, aujourd'hui professeur à l'Ecole Coloniale et à l'Ecole des Langues orientales, est un de nos maîtres ès choses africaines. Il nous donne, dans ce livre, un aperçu d'ensemble sur l'histoire (depuis les origines les plus anciennes, depuis même la préhistoire), les civilisations (antiquité, moyen âge et temps modernes) et les caractères matériels, intellectuels et sociaux des populations de race noire qui habitent le continent africain : — de race noire, — donc de l'Afrique subsaharienne, donc d'une Afrique qui n'est plus musulmane que pour une faible part. M. Delafosse rectifie en effet l'opinion trop répandue qui fait à l'islamisme une part très exagérée en ce qui concerne l'étendue et l'importance de son domaine dans l'Afrique *noire*. L'islamisme, dit-il, n'a guère pénétré d'une façon profonde et efficace que les populations nègres ou négroïdes qui vivent en bordure du Sahara. Ses adeptes deviennent de plus en plus rares au fur et à mesure que l'on s'avance vers le Sud ; et, même dans la région que nous appelons communément le Soudan, il est loin d'être la religion numériquement dominante. Les musulmans se recrutent surtout chez les populations de race blanche de l'Egypte, de la Berbérie et du Sahara ; ailleurs ils ne forment guère que des éléments plutôt sporadiques. L'immense majorité de la population noire de l'Afrique est païenne, c.-à-d. *animiste,* ou croyant à la toute-puissance des esprits, auxquels ils rendent un culte consistant en prières, offrandes et sacrifices. M. Delafosse dit que, « dans l'ensemble, les Noirs musulmans et les Noirs chrétiens demeurent fidèles à bon nombre de leurs croyances ancestrales et à beaucoup des rites de leur ancien paganisme » : sans doute il y a du vrai en ceci (le démon de la superstition guette toujours l'humanité et n'est pas sans faire des ravages même en nos vieux pays chrétiens), mais il ne faut pas exagérer, et l'on devra toujours recourir, pour ces questions, au chef-d'œuvre de Mgr Leroy, *La Religion des Primitifs* (auquel d'ailleurs renvoie M. Delafosse). — M. Delafosse aime ses Noirs, et n'admet pas qu'on parle de leur infériorité intellectuelle par rapport aux autres races humaines, ce qui est proprement, dit-il, confondre *ignorance* avec *inintelligence* : « Le plus grand génie du monde, s'il n'était jamais allé à l'école et n'avait jamais vécu qu'au milieu des sauvages, aurait été sans doute dans la complète impossibilité de manifester sa haute intelligence naturelle, ce qui ne veut pas dire qu'il ne l'eût pas possédée effectivement. »

Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas, par J. et J. Tharaud, in-12 de 286 p., 7 f., Plon. Les frères Th. dédient leur livre (publié en 1920) « au général (aujourd'hui maréchal) Lyautey : hommage d'admiration, de gratitude et d'amitié. » Je crois que c'est en effet Lyautey qui a eu l'idée de tirer parti de leur talent (comme il a utilisé le talent d'autres artistes ou savants) pour rendre le Maroc populaire en France. Il a réussi. En un an, le livre des frères Th. en est à sa 32e édition. Péguy, à la lecture d'un de leurs premiers ouvrages, dit tout uniment : « C'est du Salluste. » A un lecteur moins averti que Péguy l'éloge eût pu sembler exagéré, alors. Il ne semblera plus que juste aux lecteurs des trois ou quatre derniers volumes des deux frères. Ceux-ci auraient pu être des romanciers de premier ordre : ils s'y sont essayés, ils y ont réussi, puis de plus en plus il semble bien qu'ils abandonnent le roman pour l'étude historique, géographique, ethnique, et c'est tout bénéfice pour le public sérieux. Ce n'est pas seulement par la netteté, la concision, l'éclat des peintures et des narrations que ce *Marrakech* évoque le souvenir de l'auteur de *Jugurtha,* mais c'est par la similitude même du sujet, puisque ces Berbères auxquels nous avons affaire et que les frères Tharaud, sous la direction du maréchal, ont vus à l'œuvre, ce sont bien les mêmes auxquels se sont heurtés déjà les Romains il y a plus de deux mille ans (Jugurtha, † 104 av. J.-C.). Ils n'ont perdu aucune de ces qualités de force, de souplesse et de ruse que Salluste admirait chez eux. Ils ont réalisé cette gageure, peut-être unique dans l'histoire, d'avoir sauvé leur liberté au milieu d'une complète anarchie. Ils n'ont, depuis le fond des âges, jamais connu de maîtres étrangers. Les Romains ne les ont jamais soumis. Les plus grands Sultans du Maroc, qui tinrent un moment sous leur pouvoir toute l'Afrique du Nord et l'Espagne, ne les ont pas domptés davantage. Tels Salluste les a peints, tels ils sont encore aujourd'hui. L'Islam a passé sur eux sans toucher à leur vie profonde. Ils se disent bien musulmans, mais ils ignorent tout du Coran, car ils ne parlent pas l'arabe, et leur religion véritable c'est le culte de leurs saints locaux, l'adoration des sources, des pierres, des arbres sacrés, une religion toute d'instinct qui peuple le monde de génies, de forces bienveillantes ou hostiles. La seule autorité politique qu'ils reconnaissent est celle de leurs assemblées, où les Anciens délibèrent sous le regard de la foule, mais d'une foule prodigieusement versatile, tracassière et frondeuse, inquiète du pouvoir qu'elle confie, divisée en partis toujours prêts à se trahir. Pour loi ils n'ont que la coutume, mais une coutume constituée par un ensemble d'usages d'une complexité si grande, d'un formalisme si étroit, d'une application si difficile dans son menu détail, qu'au lieu

d'être un principe d'ordre, elle devient une source de désordre : c'est un jeu de découvrir dans le maquis de ce droit coutumier quelque usage violé, et pour un rien les fusils partent. Tout est matière à dispute, et l'on se bat indéfiniment de famille à famille et de tribu à tribu... Or, c'est en pleine guerre européenne que Lyautey a poursuivi et mené à bien la conquête de ce pays, après que dès les premières semaines d'août 1914 on avait dû embarquer pour la France la moitié des troupes d'occupation. Dure et belle histoire ! C'est de cette histoire que les frères Tharaud nous disent quelques épisodes caractéristiques ; et ils le font en artistes qui respectent le public, sans aucun de ces traits de mœurs orientales qui sont volontiers l'écueil des narrateurs retour de là-bas.

Je ne ferai pas le même éloge de **Yan fils de Maroussia,** « roman, » par Gabriel Gobron, in-12 de 260 p., 8 f., Paris, Berger-Levrault. L'auteur est certes honnête, et l'on ne trouvera pas ici de ces peintures voluptueuses, volontairement séductrices, qui s'étalent dans les romans-feuilletons. Mais trop souvent son récit s'émaille de ces mots, de ces locutions un peu lestes qui, paraît-il, ne choquent pas entre militaires, mais que l'on n'aime pas voir fixées par l'encre d'imprimerie. Le récit même a, dans son ensemble, une visée apologétique. L'auteur y prêche le spiritualisme, le détachement, l'espérance en l'au-delà, contre le matérialisme, l'égoïsme, l'immiséricorde des nouveaux riches de ce monde africain. Il croit au spiritisme ; mais l'on peut imaginer des cas où, chez une âme de bonne foi, le spiritisme devienne l'occasion d'une orientation vers la foi véritable (voir la docte Préface du P. Mainage au livre de Mme Mink-Jullien, *Ami* 1919, p. 942).

« Ah ! s'écrie notre auteur, le jour où le *spiritualisme* se généralisera de plus en plus, le jour où les foules seront convaincues que le mal commis doit toujours perturber leur avenir, ce jour-là, la Terre, où tant de sophismes ingénieux ont obscurci les consciences et diminué l'homme au point d'en faire un bouledogue ou un singe, verra enfin son humanité hâter ses destinées par le bien, pour continuer sur d'autres mondes les cycles de l'évolution spirituelle !... Ce qui est visible est éphémère, et ce qui est éternel est invisible !... On s'étonne que des calamités accablent les peuples comme les individus. C'est que la souffrance est le seul instrument qui puisse permettre aux âmes de s'éveiller à la lumière divine... » (p. 64, 94, 97, etc...)

Dans le Grand Atlas marocain. *Extraits du carnet de route d'un Médecin d'assistance médicale indigène 1912-1916* (Dr Paul Chatinières, du groupe sanitaire mobile de Marrakech), introduct. du maréchal Lyautey, in-12 de XVI-300 p., avec carte et 16 photographies, 6 f., Plon. — Le Dr Ch., après la prise de Marrakech (sept. 1912), a été envoyé en mission sanitaire dans la région ; il a pu pénétrer dans l'intimité des familles, s'asseoir au foyer patriarcal des grands caïds de l'Atlas, visiter à fond les fiefs jadis fermés aux étrangers. Il n'espère pas grand'chose des Arabes ; il espère tout de leurs voisins les Chelleuhs (nom donné aux Berbères du Grand Atlas et de l'extrême-sud marocain). Il les a aimés, et s'en est fait aimer. Les ayant aimés, il a pu les connaître, « effeuiller lentement et patiemment des âmes tout d'une pièce et difficilement compréhensibles à nos intelligences de civilisés. » Notes sobres, vivantes, consciencieuses, du plus haut intérêt.

X. — **La Syrie,** par le Dr George-Samné, gr. in-8 de XX-734 p., avec 30 photographies et 6 cartes hors texte, dont une en 8 couleurs, 48 fr., Paris, éditions Bossard, rue Madame, 43. — Lyautey a fait appel aux artistes et à toutes les ressources de la curiosité publique pour rendre le Maroc populaire en France. En Syrie, nul besoin de tant d'efforts. La Syrie a toujours été populaire chez nous. Elle l'est depuis les croisades. Elle l'est par le sang que nous y avons versé jusqu'au XIXe siècle et maintenant jusqu'au XXe. Elle l'est parce que nous nous y savons aimés, parce que nous y savons notre langue universellement répandue, parce que nous y sentons battre le cœur reconnaissant d'une nation qui s'est proclamée elle-même notre fille d'adoption... Et combien elle nous a été disputée après la victoire ! On nous a évincés de la Palestine, qui jusque-là n'en avait jamais été séparée. On a prétendu installer à Damas le Bédouin Fayçal, dont le joug eût été mille fois plus intolérable au pays que celui même des Turcs. Le traité de Versailles a fini par nous reconnaître un mandat, mais sur une Syrie tronquée, amputée de la Palestine et de quelques autres cantons (on sait que les mandats sont une nouveauté historique, instituée par l'article 22 du Pacte de la Société des Nations, et qu'ils consistent à donner un tuteur aux jeunes Etats devenus libres : tutelle qui doit créer entre les deux peuples, l'aîné et le cadet, une amitié durable : entre France et Syrie, cette amitié existe, depuis des siècles, et sera seulement resserrée par le lien nouveau). — La France y a envoyé, comme haut-commissaire chargé d'exercer le mandat, Gouraud (oct. 1919). Gouraud a dû d'abord mettre fin aux intrigues de Fayçal ; et une fois nos troupes entrées à Damas (24 juillet 1920) (Damas, plusieurs fois assiégée par les Croisés, n'avait jamais été prise), — succès suivi de l'occupation d'Alep et des autres villes de l'intérieur, — Gouraud a pu procéder à la création des quatre nouveaux Etats dont se composera la Syrie :

1° le Liban, où nous comptons en Syrie nos plus solides amis : Gouraud l'organise sous le nom de *Grand-Liban* avec 4 sandjaks et 2 municipalités autonomes, Beyrouth et Tripoli (Beyrouth capitale ; autres villes : Tripoli, Tyr, Sidon, Baalbek) ;

2° l'*Etat de Damas* (sur les ruines du royaume chérifien de Fayçal) ;

3° l'*Etat d'Alep,* Alep ayant demandé unanimement (chrétiens et musulmans) à être séparée de Damas : Alep est un des grands marchés de l'Asie Occidentale, le point de bifurcation du Bagdad qui doit courir vers l'Est jusqu'aux Indes, tandis que la ligne qui part d'Alep vers le Sud rejoint le réseau d'Egypte et le Transafricain britannique du Caire au Cap ; et derrière Alep, entre l'Oronte et l'Euphrate, un vaste *hinterland* dont à peine les 4 1/2 % de la surface exploitable sont cultivés... ;

4° le *Territoire des Alaouites,* qui borde la mer au nord de Tripoli jusqu'à Latakieh : musulmans d'une religion toute particulière qui se rattache à Ali gendre de Mahomet (d'où leur nom), très fanatiques, hostiles même aux musulmans : Gouraud les organise en « Territoire autonome » dont l'administration est confiée à un officier français ;

5° enfin : au N. et à l'E. de la région ainsi divisée, subsiste la zone des *Confins Militaires,* pays réservés, où se doivent dérouler les opérations en cours et qui seront à organiser ultérieurement.

Et l'heure de cet « ultérieurement » a peut-être déjà sonné, puisque le gouvernement français vient de publier (31 octobre 1921) le texte de l'accord conclu le 20 oct. précédent à Angora entre M. Franklin-Bouillon et les kémalistes, accord qui nous enlève partie du vilayet d'Alep, partie aussi de nos attributions dans la région d'Alexandrette : la frontière de Syrie est reportée notablement au Sud. Quelle sera, sur les populations orientales, la répercussion de ces concessions ?...

Espérons qu'en dépit de tout, Gouraud pourra continuer à développer l'organisation dont en ce même mois d'octobre il venait de jeter les bases : projet de doter les quatre Etats susdits de Conseils *consultatifs* qui pourront devenir peu à peu délibératifs et qui dès maintenant sont appelés à discuter très librement les affaires d'intérêt public, — Conseils composés pour le moment de membres *nommés,* mais qui seront recrutés à l'élection dès que les recensements nécessaires auront été effectués en Syrie ; — au-dessus des Etats, organiser pour la Syrie proprement dite (c.-à-d. pour les trois Etats de Damas, d'Alep et des Alaouites) une *Fé-*

dération syrienne qui doit comporter un *Conseil fédéral* nommé par le gouvernement des Etats et quelques services communs : commencement de fédération qui pourra se développer selon que les Etats jugeront utile de multiplier les institutions communes ou au contraire de maintenir le particularisme actuel. Pleine liberté, à cet égard, sera laissée au pays : nous ne donnons à la Syrie qu'un cadre très souple où tous les développements sont possibles. — Quant au Liban, qui a des traditions et un particularisme plus accentués et qui envisage avec appréhension son entrée dans la fédération, il restera libre de se fédérer ou de ne pas se fédérer, libre aussi de conclure des accords avec les Etats voisins placés sous mandat français.

Que de questions palpitantes se posent pour nous en Syrie, palpitantes pour nous patriotes, palpitantes pour nous chrétiens ! La Syrie, je le répète, a toujours été populaire en France ; et la présence de Gouraud là-bas est un attrait de plus pour nos regards. Pour s'orienter à travers toutes ces complications, nos confrères seront heureux d'avoir sous la main le livre que je signalais en tête de ce §. Le Dr George-Samné est en Syrie le spécialiste le plus averti de ces questions ; il a vraiment vécu tous les événements des vingt dernières années ; et son livre est une encyclopédie complète de tout ce qui a trait à la Syrie à tous points de vue. Caractéristiques géographiques pour commencer ; multiples ressources agricoles, minières, forestières ; situation et perspectives du commerce et de l'industrie, travaux publics, voies de communication ; coup d'œil sur l'histoire de la Syrie depuis les origines (conquête arabe, période franque, etc.) jusqu'aux événements de 1840-1860 ; étude plus développée de la période qui va de la révolution ottomane à la guerre mondiale (juillet 1908-août 1914) ; — étude développée, surtout, de la géographie religieuse : presque toutes les religions sont représentées en Syrie : peu de contrées offrent, à ce point de vue, une telle diversité, ce qui tient sans doute au rôle considérable que la Syrie a joué depuis toujours (depuis Abraham) dans l'histoire religieuse de l'humanité. La population de la Syrie ne dépasse guère 4 millions d'habitants, et l'on y compte cependant 29 groupements religieux : musulmans, 2.344.000 (dont 266.000 Chiites ; le reste, Sunnites) ; catholiques, 820.000 (répartis en Maronites, Melkites-unis, Arméniens-unis, Syriens-unis, Chaldéens-unis, et 30.000 Latins) ; chrétiens non-catholiques, 580.000 (répartis en Orthodoxes ou Melkites, Grégoriens ou Arméniens, Jacobites ou Syriens, Nestoriens ou Chaldéens, et 45.000 protestants de confessions diverses) ; Juifs, 121.000 (dont 1.000 Samaritains) ; Doctrines post-islamiques, 380.500 (Druses, Ansariés, Ismaïlis, Yéridis, Béhaïs)... Exposé enfin des faits récents : la Syrie pendant la guerre, puis l'aventure Fayçal et les menées anglo-indiennes.

A l'autre extrémité de la Turquie d'Asie, il y avait la Transcaucasie russe (entre Caspienne et Mer Noire), plus de 7 millions d'habitants, macédoine aussi de toutes les religions et de toutes les races, dont les trois principales sont les Tatars (environ 2 millions), les Géorgiens et les Arméniens (chacune, environ 1.800.000). Arméniens et Géorgiens sont civilisés et capables de se gouverner eux-mêmes : ils en ont donné des preuves dans un passé qui eut ses gloires. Seulement, la région qu'ils occupent est une de celles où se fixent les destinées du monde, et ils ne peuvent prétendre à régler tranquillement leurs affaires intérieures : ils sont dépendants de la politique internationale. D'où la période actuelle de conflits issus de la Révolution russe qui les a libérés du tsarisme mais ne les a pas libérés *simpliciter*. Quant aux Tatars, ils ont proclamé, de connivence avec les Turcs, le 28 mai 1918, sous le nom de République d'Azerbeidjan, un Etat qui est une nouveauté absolue, sans antécédents historiques, sans tradition, sans base nationale, création factice fatalement destinée à être le jouet d'influences extérieures. Je crois qu'on trouvera, sur ces événements d'hier, sur cet Azerbeidjan et sur les deux Républiques voisines d'Arménie et de Géorgie, toute la clarté qu'il est possible de désirer à l'heure actuelle, dans le volume que vient de publier M. La Chesnais, **Les Peuples de la Transcaucasie** *pendant la guerre et devant la paix*, in-16 de 220 p., 3 cartes, 9 f., Paris, édit. Bossard.

L'Albanie et les Albanais, par J. Bourcart, in-16 de 270 p., 19 photographies prises par l'auteur et une grande carte en couleurs, Paris, Bossard. — L'Albanie, encore un autre nid à procès. Mais d'abord, qu'est-ce qui n'est pas devenu nid à procès depuis la guerre, dans la nouvelle Europe non moins que dans l'Orient de toujours ? Cette fin d'année 1921 a mis aux prises le jeune Etat d'Albanie issu de la guerre et ses voisins les Yougoslaves, ces Yougoslaves jadis si sympathiques parce qu'opprimés, mais devenus si vite, depuis que la paix a consacré leur indépendance, oppresseurs eux-mêmes et envahissants, trop enclins à empiéter sur la liberté des nations voisines, sur la liberté aussi, à l'intérieur, de ces catholiques vis-à-vis de qui ils témoignaient naguère d'un esprit de justice si hautement loué par Rome : sur l'histoire du Concordat serbe du 24 juin 1914, cf. *Ami* 1920, p. 641-650. Sur l'Albanie d'avant-guerre, cf. *Ami* 1913, p. 346-9, p. 894. L'Albanie de jadis était quasi aussi impénétrable que le Maroc d'avant Lyautey ; elle était en tous cas aussi inconnue. Les événements de la guerre, la pénible retraite des Serbes en 1915, l'insurrection victorieuse des Albanais contre l'Italie en 1920, le conflit de cet automne avec la Yougoslavie, ont attiré sur ce pays l'attention universelle. M. Bourcart vient d'y séjourner trois ans ; il l'a parcouru en tous sens ; et le petit livre qu'il nous en rapporte nous dit avec autant de clarté que de précision et d'élégance la géographie d'abord et l'ethnographie de l'Albanie, puis son histoire, la formation de la nation albanaise depuis les origines et les invasions barbares jusqu'à la longue période de la domination turque, où « l'Eglise catholique sut se maintenir, quoique sans ressources et sans protecteurs, conserva toujours le flambeau sacré du patriotisme albanais, et chercha à doter le pays du principal instrument de civilisation : le livre, » tandis que « les Albanais orthodoxes se dénationalisèrent plus vite dans les villes que les catholiques » (p. 112-3). Une IIIe Partie enfin étudie l'Albanie d'aujourd'hui et de demain, le présent et l'avenir, un avenir où tout serait à l'influence française si nous n'étions obligés, ici comme ailleurs, de nous effacer devant les jalousies de nos Alliés : une poignée de Français ont dû prendre en mains, à la fin de la guerre, l'administration des Confins Albanais et s'y sont vite acquis toutes les sympathies, mais des sympathies dont le gouvernement français a dû ensuite comprimer l'expression... (p. 163-7). Pages très intéressantes.

La Chine, par Henri Cordier, membre de l'Institut, prof. à l'Ecole des Langues orientales, in-16 de 138 p. avec carte, cartonné 4 f. (collection Payot). M. Cordier est, de longue date (né en 1849, son premier séjour prolongé en Chine remonte à l'année 1869), le premier de nos sinologues ; il nous a donné déjà, sur la Chine ou le Japon, plus de 20 vol. in-8 ; et son nom est familier aux lecteurs du *Correspondant*, où il a traité magnifiquement des questions qui intéressent le présent et l'avenir de l'Eglise en ces immenses régions. Son nouveau livre, mince de volume, mais d'une extraordinaire densité (grâce à la typographie spéciale de cette Collection Payot), est un excellent memento comme n'en savent rédiger que les spécialistes à qui toutes les notions sont familières. Deux parties : 1° *Description :* géographie, ethnographie, religions, gouvernement, administration, éducation, etc. ; 2° *Histoire*, depuis les origines (3.000 ans av. J.-C.) jusqu'à nos jours.

XI. — Et ce ne sera pas perdre contact avec le monde musulman que d'annoncer, pour terminer, deux nouveaux volumes de la Correspondance de S. Vincent

de Paul, puisque c'est en pays musulman que la Providence a ménagé à Vincent, au début de son ministère, à vingt-neuf ans, un succès apostolique (la conversion de son renégat de maître) qui a décidé ensuite de sa carrière en l'orientant vers Rome d'abord, puis de Rome à Paris, dans le monde de la Cour. Nous avons dit cette année (p. 378-9) la magnificence de cette édition de la Correspondance du Saint, — la première édition complète et critique qui en ait encore été entreprise. Les deux premiers volumes nous conduisaient, le t. I, de 1607 à 1639, le t. II, de 1640 à juillet 1646. Le t. III et le t. IV, qui viennent de paraître, gr. in-8 de 650 p., vont d'août 1646 à mars 1650 et d'avril 1650 à juillet 1653. S. Vincent, en 1646, a soixante-dix ans; il est accablé d'affaires; il est du Conseil de conscience de la reine-régente, et c'est à lui toujours qu'on recourt de préférence; il a ses deux Congrégations à gouverner; à sa décision sont évoquées les innombrables et parfois incroyables difficultés suscitées à ses fondations (p. e., cette affaire du Séminaire de St-Méen, où l'on voit d'étranges Bénédictins s'opposer à la fondation de Séminaire décrétée par l'évêque de St-Malo, recourir au Parlement de Rennes pour obtenir l'évacuation du Séminaire, faire incarcérer, les fers aux pieds, le Lazariste resté dans la maison, cf. t. III, p. 9 sq., 46 sq., 58, etc. : cette affaire fut une des grosses objections soulevées par l'avocat du diable lors du procès de béatification, mais l'avocat de la cause n'eut pas de peine à démontrer que le Saint s'était comporté « en saint »); il a le zèle de la foi, en ces années d'agitation janséniste où Arnauld vient de publier (en 1643) son *De la fréquente Communion;* il met tout en œuvre pour écarter l'hérésie des postes influents (p. e. de la Sorbonne, lettre à Mazarin, p. 41); il a une façon exquise de répondre aux difficultés à lui soumises par les deux évêques jansénistes Pavillon et Caulet (IV, p. 204-210); il écrit à l'un des siens, pour réfuter Arnauld, une longue lettre (III, p. 362-373) qui est un des plus achevés modèles que l'on puisse imaginer de polémique d'une étonnante vigueur et tout ensemble d'une sérénité divine. Homme d'action : c'est là le trait essentiel de la physionomie morale du Saint, et M. Coste le relève justement; mais homme d'action dans la sérénité et la paix, homme de Dieu, d'imperturbable union à Dieu. Ses lettres sont avant tout lettres d'affaires, claires, lucides, décisives, où sont abordées de front et résolues nettement, rondement, des difficultés de toute nature, mais lettres aussi que l'on sent sans cesse pénétrées d'esprit surnaturel. C'est merveille de savourer à travers ces pages cette harmonie, cette compénétration du sens pratique et du sens divin. Ou plutôt ce n'est pas merveille du tout : c'est cette plénitude même de sens divin qui nous donne la clef de cette plénitude de sens pratique. Il ne fallait pas moins que cette profondeur de sainteté, cette constance d'union à Dieu pour assurer à cette intelligence, bornée après tout comme toute intelligence humaine, ce don pour ainsi dire d'ubiquité, d'omniprésence à une telle multitude de questions. Dieu est présent à tout; et l'on dirait que, de leur union à lui, ses Saints prennent quelque chose de son omniprésence. C'est l'impressionnante et salutaire leçon qui se dégage de ces lettres, modèles d'action, d'une action dont la source toujours égale, jamais intermittente, est dans la vie intérieure de celui qui les a écrites.

LITURGIE

Q. — Dans beaucoup d'églises, on trouve une lampe allumée devant le monument des morts de la guerre ou simplement devant la plaque de marbre qui contient leurs noms.

J'ai entendu des prêtres blâmer sévèrement la chose et dire que l'autorité ecclésiastique devrait la condamner. Selon eux cette manière de faire n'est autre chose qu'un reste de paganisme et ne doit nullement être tolérée. Je ne suis pas de cet avis. Qu'en pensez-vous ?

R. — Si j'ouvre le Rituel au Tit. VI, ch. I, *De exsequiis*, l'une des premières recommandations de l'Eglise à ses curés, c'est qu'ils conservent et observent avec soin les cérémonies et rites traditionnels des funérailles institués par ses pontifes ou légitimement consacrés par les usages locaux, et en particulier la coutume la plus ancienne de porter des cierges et des flambeaux aux offices funèbres.

Puis, l'un des princes de la Liturgie, Cavalieri, commentant un décret de la S. C. des Evêques et Réguliers du 28 janvier 1650, voit dans les flambeaux qui entourent le défunt un symbole de sa naissance au ciel, un témoignage de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Aussi le jour de la mort, chez les premiers chrétiens, était-il célébré comme un jour de fête. S. Jérôme parlant des funérailles de sainte Paula dit que : « sacerdotes lampades cereosque prætulerunt funeri » ; S. Grégoire de Nysse rend le même témoignage au sujet de la mort de sa sœur Macrine, et S. Grégoire de Nazianze nous dit qu'aux funérailles on décorait la maison mortuaire de verdure, de draperies et de flambeaux *(Orat.* 38).

Voilà la tradition chrétienne. Mais les païens à ce sujet dépassaient la mesure, et ils entretenaient des lumières par superstition près de leurs cénotaphes et tombeaux, « ne misellæ animæ jacerent in tenebris, quas tantopere etiam vivi infantes perhorrescunt, » et c'est pourquoi le concile d'Elvire, dans son canon 34, défend d'allumer dans les cimetières de telles lumières qui ne conviennent qu'aux tombeaux des saints, mais ne conviennent pas devant une plaque de marbre érigée en souvenir des victimes de la guerre. (Cf. Cavalieri, t. III, cap. 15, dec. 42).

En résumé, la pratique qu'on voudrait introduire dans le cas présent n'a pas de fondement dans la tradition chrétienne, et ressemble trop au culte des ancêtres qu'on retrouve seulement chez les nations idolâtres et païennes.

Q. — Le canon 1274 permet l'exposition privée du St-Sacrement pour une raison juste quelconque, sans autorisation de l'Ordinaire. Permet-il de terminer cette exposition par la bénédiction, comme cela se fait toujours, dans nos régions du moins ?

R. — Un motif raisonnable permettant de faire l'exposition privée du Saint-Sacrement, donne au prêtre le droit de terminer cette fonction par la bénédiction, sans une autorisation spéciale de l'Ordinaire (S. R. C., 30 nov. 1895, n. 3875, ad III), et quand même l'usage contraire existerait dans le diocèse, le prêtre s'en tiendrait au droit et à la coutume universelle (S. R. C., 30 juillet 1910, n. 4257, ad III).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 21 decembris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Association d'anciens combattants de la Grande Guerre, créée dans un esprit de camaraderie, d'union sacrée et d'entr'aide, par un petit groupe dont faisait partie le regretté Henri Bazire. Le maréchal Foch en est le président d'honneur. Son organe officiel est l'*Echo du Combattant*.

— Il existe une *Ligue des Mutilés de la guerre* dont le premier président fut M. Gaston Vidal, aujourd'hui membre du Gouvernement. Pareille présidence n'est pas pour nous une recommandation.

Q. — Prière d'indiquer un Manuel polyglotte pour les confessions.

R. — P. d'Herbigny, *Prudens sexdecim linguarum Confessarius,* relié, franco 7 f., Beauchesne.

Q. — J'ai lu dans l'*Ami du Clergé* (26 juillet 1906 et 14 novembre 1907) deux articles fort intéressants sur sainte Mélanie. Où pourrais-je trouver la biographie française de cette Sainte ?

R. — Dans la collection « Les Saints, » *Sainte Mélanie (383-439),* par G. Goyau, Paris, Gabalda (1908), 3 f. 50.

Q. — Où se trouve édité le livre : *Dieu est Charité,* par un prêtre de Besançon ?

R. — Je connais *Dieu est amour,* par l'abbé Palfray, chan. hon. de Rouen, in-12 de 308 p., paru en 1912 à la libr. St-Paul, 6, rue Cassette, Paris 6e.

Q. — Les anciens traités de droit canonique enseignaient que l'assistance rétribuée du clergé comporte que l'on prenne part au chant, et que la récitation privée de prières ne suffit pas pour que l'assistant *faciat fructus suos. L'Ami* (2e Série des *Tables,* p. 152) enseigne la même chose. Mais le *Codex* n'en parle pas, du moins je l'ai cherché en vain. Ce silence supprime-t-il l'ancienne règle ?

R. — Nullement. Le *Codex* n'avait pas à entrer dans ces détails, pas plus, par ex., qu'il ne s'est occupé des motifs qui dispensent de la récitation du bréviaire.

Q. — Prière d'indiquer, pour une jeune fille très chrétienne, un livre de préparation au mariage.

R. — Charruau, *Vers le mariage,* 4e éd., in-12 de 420 p., 5 f. 25, Paris, Téqui ; — à la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e, le *Petit Catéchisme du mariage,* du P. Hoppenot, 1 f. 30, et *La famille selon les Livres Saints,* du P. Clair, 1 f. 15 ; — abbé René Bethléem, *Catéchisme de l'éducation,* in-8 de 512 p., 6 f. 60, ibid. ; — enfin, *Conseils pratiques aux jeunes mères,* par le Dr P. Ménard, in-12, 3 f., Paris, Grasset, 61, rue des Saints-Pères.

Q. — Où pourrais-je trouver la Vie de Ste Elisabeth de Hongrie ?

R. — Par Montalembert, 2 vol., 12 f., Paris, Téqui ; — par Saubin, 1 vol., 5 f., Paris, libr. St-François.

Q. — Je voudrais offrir à un neveu de 10 ans, élevé très chrétiennement et d'une grande piété, une *Vie des Saints* (25 à 35 fr.) qui pourrait, devenu grand, faire partie de sa bibliothèque.

R. — Perrier, *Grande Fleur de la Vie des Saints,* 14 vol. in-12, 28 f. (plus major.), Lyon, Vitte ; — Vicomtesse de la Frégeolière, *La Vie des Saints pour chaque jour* (récits d'une grand'mère), 12 vol. in-12 à 1 f. 90, Paris, Téqui ; — Daras-Maréchaux, *Vie des Saints,* 4 forts vol. in-12, 14 f. (plus major.), Vitte.

Q. — Prière de publier un jour la liste des ouvrages apologétiques existant en français, d'après la valeur scientifique et apologétique de chaque ouvrage.

R. — Ces ouvrages sont légion. Légion aussi sont les points de vue auxquels se place chaque apologiste (Ecriture Sainte, philosophie, dogme, morale, histoire, sociologie, sciences physiques et naturelles, etc.). Légion sont encore les tons que prend chaque apologiste suivant les publics très divers qu'il vise. Jetez un coup d'œil sur les colonnes de titres d'ouvrages apologétiques qui figurent à nos *Tables générales* de 1899-1908, puis à nos *Tables* de chaque année, ou jetez un coup d'œil simplement sur le plus élémentaire des Manuels d'Apologétique, — et vous vous rendrez compte du sens de votre question.

Q. — Existe-t-il une réfutation de l'*Histoire de France* de Calvet, cours moyen ?

R. — La meilleure réfutation de Calvet et Cie est le grand ouvrage de J. Guiraud, *Histoire partiale, Histoire vraie,* 4 vol., Beauchesne ; — voir, de plus, Bricout, *Ce qu'on enseigne à nos enfants dans les écoles,* 1 vol., Letouzey (*Ami* 1911, p. 44).

Q. — Indiquer une bonne Vie de S. Louis de Gonzague.

R. — Par Daurignac, 5 f., Téqui.

Q. — Une de mes paroissiennes, déjà âgée de trente ans, a le désir de se faire religieuse missionnaire. A quelle Congrégation frapper ?

R. — Demandez à la Maison-Mère des Sœurs de St-Joseph de Cluny, 21, rue Méchain, Paris ; — aux Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, Maison-Mère aux Châtelets, près St-Brieuc ; — aux Sœurs Blanches, Maison-Mère à St-Charles de Kouba, près d'Alger (voir la récente Vie de Sœur Marie St-Anselme, 10 f., Perrin).

Q. — 1° Où se procurer les ouvrages de René Bazin, en particulier ceux qui reproduisent ses articles de guerre ?

2° Où se procurer le *Catéchisme de Rodez* commenté, expliqué ?

R. — Ad I. Les ouvrages de R. Bazin sont à peu près tous édités chez Calmann Lévy, comme nous l'avons rappelé encore il y a quelques mois ; il a donné chez Plon sa récente Vie de Charles de Foucauld, et chez de Gigord sa *Douce France,* dont l'édition d'après-guerre est enrichie de nombreux articles parus pendant la guerre, 10 f. (elle a été dûment analysée ici en 1920). Les derniers romans de Bazin ont été étudiés ici en 1919.

Ad II. Se trouve aisément d'occasion (voyez, par ex., à la *Bibliothèque-Revue* de l'abbé Dufêy, aujourd'hui Econome de Malroy, par Dammartin, Hte-Marne).

Q. — Y a-t-il des livres qui traitent de la théosophie et qui la réfutent ? Un ami me dit que c'est un certain mélange de philosophie et de théologie constituant une véritable science plutôt qu'une religion.

R. — Nous avons souvent parlé de la théosophie ici, avant la guerre, — et, depuis la guerre, en